

UNE EPOPEE SENTIMENTALE

Marion Renauld / février - juillet 2014

Champ un. Vas-y, prends ton crayon, ta pelle et tes boucles d'oreilles.

Champ deux. La table des matières.

Champ trois. Un nœud, un temps, une fée, un pas.

Champ quatre. Tendre.

Champ cinq. Quelques crissements dans tes rouages intimes.

Champ six. Des années lumière.

CHAMP UN

VAS-Y, PRENDS TON CRAYON, TA PELLE ET TES BOUCLES D'OREILLES.

1. Est-ce qu'elles allaient se faire avoir ?
2. Se faire avoir, peut-être, mais pas se laisser faire.
3. Une précision pour qu'on soit bien d'accord.
4. Ce sont des créatures en quête.
5. Les rêves sont le quartier de lune blanc de nos ongles.

1. EST-CE QU'ELLES ALLAIENT SE FAIRE AVOIR ?

Est-ce qu'elles allaient se faire avoir ? Est-ce que Bertie, Jane, Clarence, Lisa et Tess, elles allaient se faire avoir ? Est-ce qu'au bout du compte elles allaient se faire avaler tout cru, sans emphase et sans drame, se faire prendre, se faire croquer, se faire piquer, déchiqueter, éventrer ? Est-ce qu'elles allaient se faire avoir comme des débutantes ? Et d'ailleurs, est-ce qu'elles ne s'étaient pas déjà fait avoir ? Est-ce que Bertie, Jane, Clarence, Lisa et Tess, elles ne s'étaient pas déjà fait croquer et dévorer par le bout ? Et si elles s'appelaient Samantha, Hortense, Mor, Catherine et Haïda, elles se feraient avoir pareil ? Ou se seraient fait pareil avoir ? Est-ce qu'en étant Mehdi, Hubert, Clément, Lars et Boris, ce serait la même chose, qu'on se ferait prendre tout autant ? Est-ce qu'elles allaient donc y laisser des plumes ? Et toutes comme un ver ou juste quelques unes ? Est-ce qu'elles allaient y laisser leurs ailes, leurs peaux, ou seulement deux trois os ? Est-ce qu'elles allaient complètement se faire avoir ? Est-ce qu'elles se feraient avoir sans moyen de faire autrement ? Est-ce qu'elles allaient trouver une astuce ? Est-ce que Bertie, Jane, Clarence, Lisa et Tess allaient trouver le truc

pour ne pas faire ça, se faire tout cru manger ? Est-ce qu'elles allaient se laisser faire, et se faire prendre, et ne pas pouvoir y échapper ? Est-ce qu'elles allaient y couper, et alors se faire être, se faire exister, se faire, faire que ça non, on ne les aurait pas ? Est-ce que finalement Bertie, Jane, Clarence, Lisa et Tess, ça non, on ne pourrait jamais les avoir, parce que ça oui, elles trouvaient mille ruses et quelques sortilèges ?

2. SE FAIRE AVOIR, PEUT-ÊTRE, MAIS PAS SE LAISSER FAIRE.

Bertie coupait son bois avec le cœur à l'ouvrage et fabriquait des meubles dont les pattes atteignaient le ciel. Les êtres du monde qui étaient rabougris et fats, ils n'avaient qu'à bien se tenir. Parfois ces petits hommes alors sciaient la bête, incapables d'accepter de se faire dépasser, ils sciaient dans les limites qui étaient les leurs, très près de leur tapis, rasant l'horizon, trop peureux pour y croire plus loin que leurs nez. Cela faisait peine, mais Bertie s'en fichait, elle prenait ses mesures, élaborait la forme qui était si haute, si pure, si élevée, affichant sa foi dans les étoiles, enamourait le mobilier. Et Clarence coupait ses légumes, elle moulinaait, elle provoquait les langues. Clarence était sorcière des épices. Ça n'avait que l'apparence de la ménagère, Clarence était souris des étagères. Clarence malice, la saveur partagée comme une pierre précieuse au bout des dix doigts, l'envie de faire du bien au corps et au quotidien, l'aventure des mélanges improbables, pour le plaisir de malaxer, tenter, expérimenter, et puis dresser la table et réunir dans le cercle des entrailles les tant de milliards de possibilités du goût. Chaque fois les petits hommes auraient pu s'émouvoir de ce que non seulement leur était offert un festin, mais subtil, inattendu, savamment simple et séditieux, une portion de potiron sur algue, avec sa nappe de crème aux noisettes effeuillées en douceur. Et Lisa faisait tinter son violon. Ah, Lisa, elle ne faisait pas que ça. Lisa curieuse à s'en remplir le cervelet, battant son cœur entre les cordes dans la caisse. Lisa émue quand elle apprit qu'il y avait des hommes

dont le métier visait à choisir avec toute la lenteur nécessaire, l'écoute et la projective tendresse, le tronc de l'arbre dans lequel on allait généreusement faire naître la résonance. Jusque z-à où iraient nos vibrations. Quelque part dans la voix de Lisa il y avait des grenouilles, des cris et des extases, des sentiments rivaux, l'honnêteté de celle qui cherche à entendre. La corne sur les mains de Lisa, la corne sur les mains de Bertie, la corne sur les mains de Clarence, ça buchait dans le sens des caresses. Et puis Tess fabriquait des images, remplaçant par des crayons les cuillères de Clarence, ou par des pinceaux les vis de Bertie, par des taches de couleur, et l'archer de Lisa devenait une lentille, une lentille de caméra, n'est-ce pas, plus opaline que celles qu'on mangeait en salade. Les photographies de Tess avaient l'air de flotter dans les rêves qu'on se fait quand on permet aux choses d'être moins contraignantes. Comme si derrière son verre objectif, Tess invisible capturait en négatif les très infimes auras qui entouraient les petits hommes, ceux qui étaient sourds aux voiles de Lisa, ceux qui étaient aveugles aux détails du décor, ceux qui trop occupés toujours à poser leurs affaires, ignoraient le cortège des ombres et des lucioles, pourtant là. Voyez. Et ceux qui ne savaient pas libérer un mot après l'autre, Jane leur écrivait des poèmes. Bien sûr enfin, n'importe qui y avait droit. Jane remplissait et déliait. Il y avait la chambre noire de Tess, l'opaque marmite de Clarence, il y avait le bois sombre de Lisa et le bois clair de Bertie, et il y avait les carnets blancs de Jane, qu'elle encrait comme on nourrit le feu de joie, on y était au chaud, et tout ça faisait corps. Semblables aux cinq orteils d'un pied grâce auquel nous tenons debout.

3. UNE PRECISION POUR QU'ON SOIT BIEN D'ACCORD.

C'est sûr qu'ici, des garçons, il n'y en a point, parce que les garçons, à la guerre comme à l'amour, ils pensent que ça ne tient qu'à une seule et même chose, à savoir, tirer. Après forcément peut-être qu'un jour ils regrettent parce qu'alors

ils sentent que les manœuvres demandent un peu plus de finesse, et ils ont l'impression qu'on leur a menti parce que c'était censé être simple, juste suivre la mécanique, mais non. Et même à comprendre à un moment que tout est question de subtilité, ils ne savent pas quel genre, quel genre d'adresse, tu veux dire moins rapide ? Ou plus petit ? Pas trop fort ? Mais si c'est fait comme ça, pourquoi que j'appuierais pas sur le bouton ? Je vous laisse imaginer, vu qu'en même temps, dans ce sens, il n'y a pas non plus de filles ici, parce que les filles, à la ville comme à la maison, elles ne pensent qu'à une chose, à savoir, que ça soit coquet. Que ça soit propre, que ça soit rangé, bien arrangé, en ordre, que ça soit joli à regarder. C'est sans doute moins grave, mais tout aussi déplacé, exactement comme de prendre une douche après l'amour, ou de cirer sans cesse les bottes aux soldats, pour que ça brille. Et même à comprendre à un moment que tout est question d'équilibre, elles ne savent pas quel genre, quel genre d'équilibre, tu veux dire plus aléatoire ? Moins tiré à l'épingle ? Mais si chaque chose a une place, pourquoi que je pourrais pas y mettre un napperon mignon, sous ton broc ? Je vous laisse méditer, parce que voyez-vous, ici, vous ne trouverez que des bricoleurs, des gens qui savent que rien n'est donné, vu que tout reste à faire.

Et même imaginez qu'en somme, avec la nonchalance d'un lézard au soleil, ou l'obsession si inspirée de la chenille dans son cocon, ou encore la ténacité du morceau d'adhésif peinant avec effort sur un mur glissant, nous cherchons tous une solution à nos confusions. Bertie, Clarence, Lisa, Tess et Jane étaient d'entre nous. N'importe qui. Jane devait s'apercevoir que le langage ne fait pas tout, et Tess qu'il y a, à l'évidence, quelque chose à gratter derrière les apparences. Clarence comprendrait qu'il faut bien savoir quoi faire le ventre plein, tout comme Bertie, quoi poser sur la tant étale surface, et Lisa aura l'immensité silencieuse de mille et unes disharmonies, en guise de stridente alarme. Toi, lecteur, observe tes tendances, apprivoise le chaos, et puisses-tu sortir de là avec la fraîcheur de celui qui ne cesse d'apprendre. Car le tentateur sait que les

questions sont plus importantes que les réponses, qu'aimer demeure plus noble qu'être aimé, et que l'épreuve est plus vivante que son dépassement. Parce qu'à notre époque, il s'agit d'être bref, te voilà tout de go muni de la fin de l'histoire, dès le départ ; le reste est fureur, essai de délectation, folie contenue dans la forme, chaussures bien lacées et sacs rondement vérifiés, parce que c'est quand même très mystérieux, ce tracé tout en grâce qui s'étire ne serait-ce que dans une journée de la vie d'un bonhomme. Ou d'une bonne femme. Pas de lieu parfait, pas de plan naturel, aucun modèle ultime, et pas même une bonne manière de nouer ses souliers. C'est juste toi. Tu prends tes pieds, tes mains, ton *spirit*, ta *soul*, ton *karma*, ton *tao*, tes cliques et ta *niak*, et tu trouves le moyen, s'il te plaît, de rendre raison à ceci, à savoir, que nous devrions chaque fois être si émus d'être là.

S'il te plaît. Nous devrions tous être si émus d'être là.

Nous devrions tous. Tu pourrais.

Tu devrais être si ému.

Boum.

Si ému d'être là.

T'émouvoir si fort.

Tabidoum.

Tout contre.

Boum.

A chaque fois.

Padibadiba.

Doum.

Tu serais si ému. Imagine.

Rien que d'être là.

Comme c'est émouvant.

Vlan.

Ton cœur.

Gonflé à toc.
Ploc. Padiboum. Padoum. Vloum.
Ton minuscule cœur de sang.
Si lourd. Si lumineux. Si grand.
Si mille. Imagine.

4. CE SONT DES CREATURES EN QUÊTE.

Ce sont des créatures en quête. Quand Bertie s'écria « Nous avons perdu tant d'illusions ! », Jane s'empressa d'ajouter d'un ton calme, suivi d'un long silence : « Mais il nous en reste encore tellement ». Cela ne venait de nulle part et retourna vite au néant. Au fond, il n'y avait pas grand-chose à dire, qu'à regarder comme ça s'agiter la masse des choses, et là-dedans, comme autant de cédilles au verbiage, les hommes, nous, ceux qui devaient lutter pour se déchaîner et ceux qui se déchaînaient parce qu'ils se croyaient libres, et encore nous, sur le bord, ceux-là qui pensaient s'en sortir, perplexes, amusés, lucides, vaniteux par des manières trop grandes, et puis attendrissants, chacun, par tous les efforts de tarés et les soucis et les joies et les lueurs de bonté, parfois, dont nous sommes capables, à côté de l'horreur. Elles s'accordaient sur ce point, qui était que nous avions tous à nous accrocher pour ne pas s'écorcher, à nous accrocher au sens, à le chercher partout, à le traquer au-delà des faits, à le produire nous-mêmes s'il venait à manquer, et il manquait souvent. Cette tendance comme relevant de la survie, à prêter du crédit à la vie, à être charitable envers ce que rien, pourtant, ne semblait pouvoir sauver : ce lamentable ordre des choses, qui jouait sans demander son avis à personne.

A personne d'autre que nous. Chaque fois. Chaque fois être en colère et chaque fois être triste. Et chaque fois avoir envie, et recommencer.

« Alors, dit Lisa, produisons nos illusions ! Produisons de bonnes illusions, puisqu'il est impossible de s'en passer... ». Et Tess acquiesça : « Et trouvons du sens, parce que là où il y en a... – Il ne faut pas l'enterrer ! », précisa Clarence. « Et là où il n'y a rien, faisons-le ! », rappela Lisa, pour penser à tout. Le lamentable ordre des choses allait voir, on ne va pas se laisser faire, pensaient les filles, raccordant leurs idées jusqu'au bout, histoire que le tapis ne filoché pas. Les chaînes, cela existait, et c'était résolument quelque chose à ôter, et cela demandait des yeux vifs et des mains en bon état, et un cœur qui outrepassait ses morceaux. Bah, cela demandait beaucoup de choses, et mille et une nuits, et de la persévérance, bien plus que du quantifiable, et puis un truc comme de la foi, plus que du raisonnable, et quelque chose comme de la rage pour agir, de la tendresse pour agir bien, et des complices pour que cela agisse partout, cela demandait certainement toute une vie, un boulot à plein temps, une résistance au sommeil, à la soif et la faim, au bruit, à la fureur, au discours, aux marchandages, aux trompe-l'œil, une première illusion consistant à y croire, une deuxième illusion pour ne jamais tomber dans les pièges, cela demandait un arrêt brutal de la capacité à douter, une force de caractère hors du commun, une constance dans la certitude qu'on peut venir à bout de tout, même de rien, à condition de ne pas s'y noyer, et Jane et Bertie, Clarence, Tess et Lisa, voyant toute la grandeur terrorisante du tas de monstres qui grinçaient et ricanaient et bavaient et salivaient d'avance de leurs échecs futurs, elles se voyaient comme coquilles d'œufs à la surface d'une marée noire, petits pépins de mandarines, certes, mais si glissants qu'elles se surprirent à sourire : cinq musaraignes minuscules, assez espiègles et flexibles pour échapper à la disparition du règne des lourdauds. « Allons donc ! Hauts les cœurs ! En avant ! Vailles ! Munissons-nous d'abord de pinces-monseigneurs ! ».

Et le monstre était gras, gros, moche et gluant, sentait mauvais, parlait fort. De ses narines, il sortait de la haine. Ses doigts crochus terminaient par des griffes et des ongles si noirs. Vêtu de poussières, de déchets et de haillons sordides, vêtu

de rogatons et de ragots. Le monstre éteignait toutes les lumières. Etouffait tous les désirs. Ses épines piquaient jusqu'au sang sous la peau.

Et il régnait.

Le monstre était tout ce qui ne colle pas avec la joie. Mais quoi, la joie, héhé, disait le monstre. Il faut bien quelque chose pour être joyeux, sans quoi c'est le fou qui chante sans raison. Non, disaient les filles. Le sage, l'enfant et l'amoureux chantent sans raison. Nous serons des sages, des enfants et des amoureuses, criaient Bertie, Lisa, Clarence, Jane et Tess, elles criaient fort et sautaient et bondissaient et faisaient des milliards de galipettes. Le monstre était toujours celui qui voulait avoir le dernier mot. Le monstre réduisait toute la diversité du monde à l'un, et il poussait au combat. A l'un des deux. Il tirait sa force de cette volonté fauve d'imposer son modèle aux autres, un ordre unique (et le sien, tant qu'à faire), une ligne directrice, nette et tranchante (les ciseaux entre ses doigts, de préférence, cela évite de se les faire rougir, et on se sent puissant). Lisa et Tess et Clarence, Bertie et Jane, elles n'avaient pas tellement envie de conflits, enfin, mais elles ne fuyaient pas comme neige en été. Réserver sa place au soleil ? Point. Vu qu'il suffisait de lever les yeux une seconde pour le voir briller sans aucun discernement, sans distinction, sans privilèges électifs. Pour elles, c'était le monde comme il devait être, le monde des mille et un détails, la démocratie des auras. Le monstre prenait le soleil tout à lui, sur sa peau boursouflée. Il était comme ça. Il était l'imposition du C'est comme ça.

Le monstre avait des oreilles qui ne servaient qu'à entendre des flatteries, et des mains qui ne faisaient que se servir et des pieds qui écrabouillaient.

« Allons chercher les pincés-monseigneurs ! Pinçons-les ! »

Le monstre était fat et abject.

« Pinçons les méchants ! »

Et le monstre était bête et creux, vociférant, mesquin et goujat.

« Pinçons les imbéciles ! »

Le monstre était ce qu'on faisait de mieux dans le genre détestable. Mais il y en avait beaucoup, des petits hommes qui voulaient régner.

« Pinçons-les pour voir ! »

5. LES RÊVES SONT LE QUARTIER DE LUNE BLANC DE NOS ONGLES.

Elles ont grandi, elles grandissent encore, elles n'ont pas trente ans, en sont plus ou moins très très proches, ont, comme il est dit sans y penser, l'avenir entre les mains.

Elles sont deux à étudier, une à travailler, et les deux autres, comme il est dit sur les papiers, demandent un emploi, mais c'est tout à fait trompeur, de penser ça comme ça. De raconter cela, les inscriptions dans l'administration de la nation. Elles sont trois qui s'interrogent ardemment sur ce qu'elles vont faire de leur vie, comme si elles ne faisaient rien, là, maintenant, alors que si. Celle qui achève bientôt sa formation, celle qui vient de l'achever, celle qui vient de boucler son contrat ; celle qui travaille se le demande parfois aussi, comme celle qui étudie se le demande déjà.

Elles sont quatre à avoir fréquenté l'université, une à y être encore, une à être allée dans une école, et une à d'abord être passée par la case « école » avant de rejoindre l'espace « université », et puis il y a les stages et, comme il est dit avec un air d'à côté, les petits boulots. Il y a surtout la manière de fréquenter, et la manière de passer, la façon de cocher.

Toutes sont françaises. Seule une d'entre elles a des parents venus d'ailleurs. Toutes ont, comme tout le monde, des ancêtres venus d'on ne sait où ils sont allés traîner. Elles-mêmes voyagent beaucoup. Elles sont trois à avoir vécu à l'étranger un certain temps ; une d'entre elles y est en ce moment. Vivent les programmes d'échanges interculturels et multifonctions. Certaines, comme il est dit dans un poème, se demandent aujourd'hui s'il faut partir ? Rester ? Et qu'est-ce que tout ça change vraiment ?

Aucune n'a déjà enfanté, toutes ont encore leurs parents, et tous leurs frères et sœurs, car toutes ont au moins un frère ou une sœur, l'une en a même des demis, qui valent encore pour un entier, et Clarence et Lisa sont de la même famille, et Clarence est l'aînée, mais qu'est-ce que tout ça change vraiment ?

Point de casier judiciaire, point d'actions en bourse et point de carte de parti, point de syndicat, point d'ONG caritative, souvent des tâches au bout des doigts. Ça fait qu'il faut savonner. Parce qu'aussi toutes ont les cheveux plutôt longs, même si ça n'a pas toujours été le cas. Vraiment ?

Les actions sont souvent obliques, parfois parallèles, parfois frontales. Les actions sont rarement frontales, les déterminations sont rarement définitives. Tout commence par quelque chose de mou, de mouillé et de mutant ; après, nous allons vers la logique du dur et du sec. Et du fixe. Et nous nous demandons comment cela tient. Aucune ne fréquente les milieux du sport de haut niveau, mais chacune a développé une forme de flexibilité. A défaut de pouvoir flotter, savoir rebondir.

Elles sont cinq issues d'une génération double, et chaque fois la racine des carrés quand on remonte le temps. Elles partagent exactement la même terre, elles respirent le même air, elles engendrent les mêmes turbulences. Elles charrient la rivière, et parce qu'il y a des pierres, apprennent aussi à demeurer stoïques, dans le mouvement. Elles ont les pieds sur le macadam, elles se souviennent des lieux

liquides ; le bras levé les rappelle au perron, cela qui tient et que le soleil fait changer de couleur. Comme ça va, la matière de leurs matières est la même que les matières d'avant, pour toujours comme ça va, et là-dedans une petite lettre de rappel, un gros titre, des points de repère. Tout commence mou, les angles arrivent très vite, avec les flèches et les nœuds. Tout commence mutant et se poursuit dans la poussée des poils, la tour la plus haute, le quartier de lune de nos ongles, celui d'où nous venons, celui où nous faisons le siège. Un quart du carré.

Seulement l'une d'entre elles préfère les collectivités agricoles aux herbes folles, qu'une seule autre préfère. Une seule encore préfère les forêts, une autre les jardins, et puis une dernière, les graines. Chaque ensemble se tient en fonction de son extension. Bertie avait besoin de planches pour faire assoir tout le monde, et même de laine pour adoucir les bords. Cela implique tout le territoire, des dossiers, des voix dans des micros. Pour s'assoir. Pour s'assoir, aucune d'entre elles n'allait vraiment chercher ses meubles au premier bricofast. On ne peut pas respirer si on palpite.

Et puis dimension urbaine planétaire. Elles prennent leurs sacs à dos, leurs petites affaires, expérimentent les journées à trente heures, les chemins par-dessous et par-dessus et la fluidité des transports, elles vivent le flux, le flux gris lancé sur des tapis volants.

Elles grandissent entre les forêts de pierres. Seulement l'une d'elles ramasse des capsules de fer, en souvenir des rues. Voici le feu transformé en machine de guerre. Elles grandissent avec l'idée d'amour sur terre. Plusieurs d'entre elles trouvent plus d'une fois la chose incongrue.

Aucune ne trouve complètement triste d'être là, car les quartiers de lune de nos ongles sont nos rêves, la chose avance. Toutes – ont tant à faire. Aucune ne trouve non plus complètement génial d'être ici, car les rencontres entre

quartiers sont mal faites, et l'affaire stagne. Chaque fois, c'est ravissant de sentir une amélioration. Et comme il en existe, toutes ont des joies possibles. Des horreurs sans nom, des miracles sans mot. Mais aucune mutation sans moteur.

« Meuh – meuh », nous disions dans le carré.

Elles sont cinq à avoir des difficultés pour cocher des cases, elles sont cinq à avoir du plaisir à déborder, elles rangent, dérangent, étagèrent. Opèrent coups de pieds, caresses, poignées de mains, jouent à saute-puits, cuisses, genoux, victoire du tapis, ou de la couverture. Elles aiment les couvertures de lits et les couvertures de livres. Un livre n'est pas une case.

Et donc à ce moment elles allaient et cherchaient l'eau où c'était trop aride, apporter une serviette quand c'était trop rivièrè, casaient les bons mots et les gestes douceurs. Allaient-elles montre au poignet et clés en mains ? Et d'ailleurs, quelles portes ouvraient-elles ? Menaient-elles à la cuisine, au banquier, au chasseur ? Une serrure, une aventure ? Un code secret, une épopée ? Une étude de mœurs, un serrage de cœurs ? Un obstacle, la débâcle, le miracle ? Le club des cinq fonctionnait-il ici aux shoots de miracles ? Aux wouah ? Est-ce que l'une d'entre elles avait connu la crise ? Enfin, à quelle époque sommes-nous, dans quel monde vivons-nous, quand y a-t-il justice, frime, erreur ? Dans quel sacré merdier, terrain de jeu, champ de laboratoire, labyrinthe aux mille stupeurs, étaient-elles ? Avaient-elles besoin de clés ou de bulldozers ? Un écran suffisait-il ? Quelles entrées permettaient de rire, lesquelles enfonçaient le clou, lesquelles vous accablaient sur des tables à gésir ? Quand pouvions-nous également beugler, vautrés ? Et cela peut-il tenir ainsi ?, demandaient-elles, au carré. Et Bertie possédait la scie, Tess avait le verre, Clarence la cuillère et la pelle, Jane avait le crayon de papier et Lisa, une paire de bijoux. Eut-il fallu ajouter la carte, le boulon ? De quoi auriez-vous besoin et de quoi aurions-nous envie ? Etre une glace à la main, qui chante au vent par le toit ouvert ? Etre en bonne santé ? Etre la peur au ventre, la rage à la poitrine et les dents en avant ?

Qu'est-ce qui faisait que les envies devaient suivre des règles mais que parfois les règles ne suivent pas les envies ? Qu'est-ce qui confinait à la case et au bon feu de bois, et d'autres fois, non, sans pull ?

Et quand enfin voici les cinq devant la porte super grande, ou bien trop petite, alors qu'au loin paraît la lumière électrique, se produit soudain la chose peu anodine. Sur quoi voudriez-vous qu'elles tombent ?

CHAMP DEUX

LA TABLE DES MATIERES.

1. Hors-d'œuvre.
2. La touilleuse. Une histoire pendant que ça cuit.
3. Entrée.
4. Le lapeur. Une histoire pendant que ça gonfle.
5. Plat.
6. Les assoiffés. Une histoire qui ne peut pas finir.
7. Dessert.

1. HORS-D'ŒUVRE.

Tu ouvres le livre, tu feuilletes les pages, observes la texture et les nombres en bas à droite, jusques à où cela va, et tu tombes sur la table. Voilà, c'est ton repas.

Moi je pense à ça et je me dis, alors, il faut un festin. Je me dis : entrée, plat, dessert. Et puis je pense : pourquoi cela, cet ordre, ce chiffre. Parce que déjà ce qui est sûr, c'est l'habitude, c'est qu'ailleurs on doit certainement arranger les choses d'une autre manière. Je me dis : eh bien, comment voudrais-je la table ?

Nous croyons sans doute qu'il est évident de manger.

Tu vas au marché qui est là-bas, quelque part avant lequel tu dois marcher, ou bouger, sauf si tu as tout sous la main, avant laquelle tu as bougé, et celle-là qui semble presque fébrile, devant les étalages. Tu contemples les offrandes. Marchandes. Tu peux aussi aller au supermarché, qui n'est pas forcément extra.

Tu vas au supermarché et tu contemples les paquets. Ils sont bien disposés sur des étagères au corps plat. Tu peux être sur le marché, mais jamais sur le supermarché, et là-bas, les couleurs sont sur des estrades. Des gradins ponctués de pancartes. Alors qu'au grand magasin, les boîtes ont un nom, qui est indiqué comme au musée. Les boîtes ont un titre. Alors que quand tu vas au restaurant, il faut s'accommoder de la façon de chacun, et le menu, tu peux le tenir en main, le menu des plats.

Chaque fois, nous opérons une sélection drastique, au terme de laquelle nous commandons ce que nous voulons. Ce que nous pouvons vouloir, selon des plus-ou-moins-bons-vouloirs étrangers à notre ventre. Nous assaisonnons nos ventres.

Je ne connais aucun cordon entre toutes les offrandes, et tous les paquets, et moi. Mais comme ça, je préfère le marché. Et je trouve hilarantes les commandes à distance, avant lesquelles tu ne bouges pas. Tu ne marches pas. J'aime beaucoup les offrandes.

Tu suis le flot des autres corps droits de part et d'autre des estrades. Les marchands marchandent. Les pièces qui sont dans tes poches, tes mains leur tombent dessus et les transforment en salades. Au centre de ton palais, ta langue déjà tâte la saveur future. Le côté rêche de la frisette. Tu penses que chacun des corps droits sera bientôt mastiquant, la bouche dansante, la dent impitoyable avec chacun des côtés de chacune des formes choisies.

Nous mastiquons l'univers. Chaque nombril qui existe dans le monde est là, au premier rang de la dévoration collective.

Alors que les paquets sur les étagères éclairées à 100% sont, sinon insipides, toujours inodores, les déballages à ciel ouvert sentent. Ton œil bien plus en repos que ton nez, ton œil qu'on peut tromper par les apparences, ton nez,

fidèle complice, ta langue, amie intime. Quelque part à l'intérieur de toi, cela remue au contact des sensations.

Alors que les objets ne sentent pas, mais peuvent nous émouvoir, les choses que nous mangeons ne peuvent pas mentir. Elles touchent.

Je crois qu'une carotte, s'émouvoir devant, c'est très esthétique. Je crois qu'une perdrix, s'émouvoir devant, c'est très affectif. Je crois que renifler un livre, c'est très précieux. Je crois aussi que quand j'ai faim, je mange.

Tu salues, tu montres du doigt, tu souris, tu peux même demander des nouvelles. Cette sorte de connivence que tu as avec les maraîchers, cette pré-connaissance de ta joie proche, tu la goûtes autant, tes papilles montent vers tes iris, les dorent, les irradient. Et dans ton sac en plastique blanc, presque transparent, dans ton sac en papier brun, ton panier rond, trône une salade, cette pré-connaissance de ta joie proche dans sa dévoration.

Il y a des gens pour qui manger est une probabilité. Il y a aussi des gens pour qui manger est un calvaire. Et il y a des gens pour qui manger revient à laisser crever.

Tandis que toi, sur la table, tu ouvres, tu sors les paquets des sachets, les poules du poulailler, les mains de tes poches, tu plonges, tu rinces sous l'eau du robinet, tu épluches, tu contemples, tu transformes, tu salives et tu sens cette chose à l'intérieur qui te chatouille, qui gargouille. Tu polis une pomme et tu la croques, jusques au trognon, et tu tombes en amour.

2. LA TOUILLEUSE. UNE HISTOIRE PENDANT QUE ÇA CUIT.

On raconte que Clarence était née dans un champ de betteraves, avec un ciel nuageux à travers lequel on pouvait quand même lire la carte. La carte des étoiles. Clarence était aujourd'hui quelque chose comme la mère nourricière.

Elle plantait elle-même les pépins dans son jardin, et croquait les raisins dans le délice de la première récolte, sauvage.

On dit que Clarence habitait la marmite de la gourmandise éternelle. Si elle se faisait d'abord plaisir à elle-même en enfilant son tablier, en attrapant sa cuillère, en frottant ses couteaux, c'est une question qui s'apparente sensiblement à celle de savoir si vous enfilez d'abord votre gilet gonflable avant d'aider votre descendance, ou votre grand-mère. Clarence avait une très vieille grand-mère, qui lui dit un jour : « Eh bien tu sais, je suis allée au Paradis, je suis aussi allée faire un tour en Enfers, et laisse-moi te dire, on est très bien ici ! » On est bien mieux sur Terre. Clarence était comme la nourrice et la jardinière. Et c'était intéressant de penser à la joie quotidienne d'être bien. Clarence mettait des bulles dans les assiettes.

« Des bulles de quoi ? », demandez-vous. « Les bulles, ça ne nourrit pas ! », et puis « Les bulles, c'est bien, mais les rillettes, c'est mieux ».

Récemment, par un concours de circonstances et aussi un coup de baguette magique, Clarence a appris à changer un lapin en pâté. Cela fit le régal d'une tripotée de copains, avec les pétales rouges de la racine coupée menue.

3. ENTREE.

C'est fou ce que nous avons du sang dans les veines, et des chiffres dans la tête. Avant de démarrer, il faut compter le grammage par personne, vider la bête, procéder à des calculs de probabilité d'indigestion ou d'intoxication, selon les jours de conserve raisonnables. Il faut aller voir le dedans des chairs, les pépins, les ligaments.

C'est fou combien de choses il faut accomplir avant qu'on soit tous là, chacun de nous, à faire caca. Autant nous réjouir. Autant pouvoir répondre que ça va bien, quand on nous demande.

La fin, ici, ne justifie pas les moyens. Mais la faim, parfois, oui.

Entre les deux, il y a les plaisirs de la table. Ils sont multiples, le public en est conscient. Partout où vous allez sur cette planète qui nous porte en nous serrant dans ses bras, vous trouvez cela. Des choses à manger. La table, objet si convenable, est pourtant facultative. On peut avoir des pages volantes. Les systèmes qui tournent autour d'un plat central sont biocentriques ; mais ils ne permettent pas toujours à tout le monde de les serrer dans leurs bras.

C'est fou comme c'est commode, une table ronde, ou une table carrée, pour nos plaisirs. Le tapis, la couverture, ou le divan, sont plus confortables pour après, après le repas, quand on digère. La digestion est un plaisir de couette.

La fin, ici, justifie les moyens. Mais les moyens sont moins pratiques.

Dans la pièce sont posés un peu partout des chandeliers, des lanternes qui chauffent à l'huile de phoques, des circuits électriques reliant les divers interrupteurs en forme d'interrupteur. Des coussins rembourrés forment un cercle, couronnant des chaises exactement mises comme pour les chevaliers du Graal.

Tu te demandes ce qu'ont mangé les chevaliers, ce qu'il y avait sur la table ronde. Si c'était une table de travail, les offrandes en étaient-elles bannies ? Au loin tu poses ton barda et tu viens t'installer. C'est fou comme c'est agréable, des coussins bien dodus. « Comment ça va ? », lance ton voisin de gauche. Et tu réponds très sincèrement que ça va bien, et où sont les dragons à en faire des bonnes crêpes ?

La faim, ici, justifie l'usage d'une épée. Ou d'un instrument tranchant pour un geste martial, clair, goulu.

Entre les deux, il y a ou bien le plaisir des caresses sur les divans truffés de taches, à moins d'être propre, ou bien les efforts de la lutte sur les parterres truffés de sang, en plus des écailles. Je propose de mettre des œufs sur la table des chevaliers. Un œuf. Un énorme œuf d'énorme monstre qui, à la grâce de la fureur des hommes, ferait une succulente omelette.

Voici l'entrée. Il n'y a rien de plus tendre, ni de plus vivant, que des œufs brouillés. La finesse justifie le moelleux. Et le moelleux porte ses fruits.

4. LE LAPEUR. UNE HISTOIRE PENDANT QUE ÇA GONFLE.

On raconte que Lars était né des cuisses d'une femme et que de là-bas, déjà, il cherchait le sein. Lars était quelque chose comme l'enfant sauvage. On dit qu'il se fit d'abord l'ami des bêtes, qu'il les reniflait sans cesse, qu'ils se léchaient les babines, qu'ils se connaissaient de fragrance et de sucs, dans cet état de courtoise familiarité, mêlée de stupeur. Lars jouait avec les bêtes, et les bêtes jouaient avec Lars.

On murmure qu'un jour du fond du lac surgit une épée, une très petite épée du fond du sombre lac, une chose pas plus grande qu'une main, une fidèle armure. Lars, qui passait par là pendant une ballade, tomba en arrêt, trouva l'affaire à son goût et mit donc le couteau dans sa poche. De ce moment, Lars fut craint par les bêtes, et les bêtes par Lars, à cause de leurs longues dents et de leurs griffes et de leur si imprévisible agilité.

On dit que les cuisses des femmes et leurs poitrines fertiles ne furent pas suffisantes pour l'enfant sauvage. Mais elles lui furent utiles, et Lars s'en fit l'ami.

On dit même que certaines femmes aimaient le sang sur les mains de Lars, quand il préparait pour elles un lièvre à la royale. Goulu, repues, émoussé. Il ne fut entendu de personne que le lièvre n'avait pas souffert. A la fin, alors que rugissait le fond du lac, ce ventre de nature qui n'en a jamais assez, Lars y envoya sombrer la petite épée, et son oreille se réjouit de ce que désormais, elle entendrait le jet puissant des rivières lactées. C'était sain.

5. PLAT.

Tu remarques que si nous opérions une légère courbure de la barre tellement horizontale du T, une légère courbure par le centre, ou un coup d'angle de triangle, juste au-dessus de la barre tellement verticale du T, on obtiendrait un truc beaucoup plus sautillant : on lirait PLAY, on pourrait même espérer récolter de l'eau de là-haut.

La chose qu'est une table n'est plate que pour y recevoir des choses souvent beaucoup plus rondes. La table ne peut rien contenir, mais les assiettes, oui. Quand tu regardes une table, il y a un lac devant chaque personne. Il y en a même plusieurs. Le Y du jeu anglais devient une jauge, un silo, un moule à faire des tas de sable tellement pyramidaux. Un peu dans l'idée de la mansarde supérieure du A. La dépendance pour loger des graines. Et la tête en bas, la dépense de liquidités.

Tu ne mets pas de nappe sur la table parce que tu es totalement d'accord pour qu'elle respire. Qu'elle perçoive. Et donc tu fais attention à ne pas lui mettre de l'eau dans les yeux, ou de la graisse partout, qui rend opaque. Tu veux des assiettes étanches sur une surface étanche. Des assiettes solides sur une surface résistante. Mais des assiettes courbes sur une surface plate.

Dans le jeu, tu penses non seulement à manger dans des assiettes, mais à manger des assiettes. Deux fois plus de travail, trois fois par jour. Parfois, le jeu vaut plus que le jeu. Mais avec une légère courbure par le centre... Avec une légère courbure par le centre, tous les grains se répandent, et c'est moins drôle de ramasser des grains répandus. Tu penses aussi, non seulement à manger dans les assiettes sur la table, et à manger les assiettes de la table, mais aussi à manger carrément la table. Et tu penses à tout ce qu'on préfère solide et durable.

L'évanescence de la nourriture que tu mets au milieu de tout ça te semble stupéfiante. Impossible de conserver des aliments, autant qu'une table. De familles en familles. De siècle en siècle. Et tu penses à tout ce qu'on rend peu de choses et obsolète. Il y a même des tables qui n'ont pas le temps d'être solides, où il manque déjà des pièces. Et il y a des liquides qui durent. Qui durent des siècles dans des caves qui n'ont pas encore un an.

Et puis dans le creux du L tu t'assois. Tu as fait démarrer le feu, tu as une branche pour piquer des morceaux, tu peux même prendre le P par le petit bout et répandre dedans toute l'eau que tu veux. Tu peux penser que le type avec sa casquette, le P contenant désormais le crâne du bonhomme, tu peux penser que le type déjeune avec une dame au chapeau pointu, un chapeau de clown en carton, et qu'il avance une chaise pour elle, pour qu'elle s'assoie à la table du T. C'est l'histoire d'un PLAT.

Comme tu es sur tes gardes, tout de même, tu penses que ça peut être une bonne madame, avec une opulente poitrine, qui pousse un caddie avec une montagne d'or jusqu'à une très haute balance.

Et puis tu penses que les lettres ça ne nourrit pas, mais les choses du marché, oui. Tu penses qu'avec ton petit tour, tu as récolté des trésors. Et tu penses que c'est tellement mieux, souvent, de ne pas manger tout seul. Tu penses comme le

Rebbé, le Rebbé qui dit que « l'autre est une forme de nourriture » et aussi que « l'homme sans l'homme souffre de faim spirituelle ». Tu penses peut-être que manger des humains est moins bon que manger des graines, mais que se manger soi-même est vraiment inutile. Sur la table s'étale une coupe remplie de fruits, une carafe remplie de sirop, et tu penses que l'homme avec l'homme peut se contenter de peu, mais préfère les festins. Tu penses qu'on a toujours aimé les festins, que les festins, c'est fête. Tu penses qu'on peut jouer avec la nourriture, même quand elle est spirituelle, et que ça nous amuse beaucoup et que c'est comme une lampée de sirop. C'est la terre sur la table, avec des rivières et des collines et le soleil et le vent et les caves humides, c'est le feu dans ta tête, l'envie de plonger. Tu pousses la chaise sous les fesses du Rebbé, qui prend son verre à pleine poigne. Tu pousses la dame et la grande aubergine, et puis le type et sa casquette et tu as le carré d'angles, tu les regardes manger, manger tes plats, tu les regardes manger le soleil et le vent que tu as changés, tu verses les rivières, tu sais que quelque part dans le lac de leurs ventres, ça travaille. Et les quatre avec l'homme font des grimaces de jouissance, écrasant le souvenir des goûts sur des serviettes blanches. Puis les mains recourbées sur les manches, ils piquent et taillent dans les collines, jusqu'à de si ouvertes lèvres, les trésors enfouis.

6. LES ASSOIFFES. UNE HISTOIRE QUI NE PEUT PAS FINIR.

Il est écrit dans certains contes qu'aux molaires et canines du géant Cronos, rien ne résiste. Cronos aurait été capable de dévorer les planètes, si ça ne lui avait servi d'assaisonnement. Le fait est que, pour Cronos, le temps n'avait pas prise parce que c'était lui qui prenait et il faisait bien ce qu'il voulait avec. Toute la matière de l'univers gisait sur la table du géant, sans aucun problème de contenance. Cronos aimait la matière assaisonnée de l'univers, faisait craquer les cristaux de sel en hiver, et fondre les os des lézards l'été, caché dans les plaques

d'ardoises. On dit aussi qu'il picorait au printemps, qu'à l'automne on le voyait engloutir des montagnes de caramel, que chaque jour il allait au marché, sans aucun problème de déplacement. La vie de Cronos était un doigt enfoncé dans la confiture.

Le monde était la tartine de beurre, dessous.

Maintenant Clarence était devenue vieille, son dos appréciait davantage le velouté des oreillers. Monsieur Lars, qu'elle avait rencontré.. ça faisait déjà quarante-six tours de vélo du géant, était en train de lui embrasser le ventre, parmi les mille odeurs qui émanaient de partout autour.

« Tu n'en as donc jamais assez ? », disait Clarence mère nourricière, et Lars répondait de ce qu'il pouvait sortir de ses lèvres collées : « Et pourquoi devrais-je m'arrêter, puisque tout continue ? ». Et Clarence pensait : « Eh oui ! Cronos peut bien partager sa part.. », et Clarence touillait, et Lars lapait.

7. DESSERT.

Tu empiles les assiettes les unes sur les autres en mettant de côté les couverts et la crasse qu'on a mis sur un bord de la circonférence, et pendant que tu fais tinter les métaux, tu penses à ce qui flotte dans ces ventres, à ce qui est terminé et descend l'un avec l'autre. Tu penses à tout ce qu'on a raconté et mangé.

Là, j'imagine bien des pages en forme d'assiette ronde. Je me demande si elle existe, la machine à couper rond, et je me dis que ça pourrait facilement, mais je me demande si ça sert beaucoup, une machine à couper rond. Je me dis qu'on a fait l'effort de faire des assiettes rondes pour ne pas s'écorcher nos avant-bras sur le coin de chacune, deux fois. J'imagine bien qu'on devrait faire la même chose avec les pages, qui coupent assez facilement. La raison pour laquelle ça ne

se fait pas, je me dis, pour les pages, c'est parce que quand nous lisons, nous allons quelque part, alors que quand nous mangeons, nous tournons en rond. La page, pour la nourriture, c'est les intestins. Je me dis que c'est pareil pour les images, que les images sont comme des assiettes rondes, il n'y a pas un chemin. Je me dis que les portraits ont plutôt une forme ovale, alors qu'un paysage est plutôt rectangulaire, et je me demande ce que feraient des assiettes en triangles. Et à la fin je trouve que, de toute façon, j'ai bien déjeuné. Voilà ton dessert.

Par exemple, tu peux sentir l'extase de la double crème, avec meringue.

Tu penses qu'il existe des ventres noués et que c'est triste. Qu'il existe des ventres carrés, pleins de douleurs aiguës, avec des mains dont on a rongé les ongles. Tu penses à ces ventres et tu voudrais bien les sortir de là. Faire une distribution de double crème. Tu penses qu'il existe des destins que Cronos dévore, des gens qui ne mangent qu'éclairs. Tu verses dans le gosier de ces gens un cognac de quarante six tours de géant. Tu presses ta citronnade. Tu résoudrais bien l'affaire en un mouvement de fourchette enfoncée dans les spaghettis.

En vrai c'est seulement la petite fin de la énième fois où nous piquons, visons, et mâchons. La énième fois où nous tournons, visualisons et comprenons.

Tu ne sais pas combien de place il te reste encore, pour un café peut-être, mais tu connais le nombre de pages, y compris la dernière, et tu penses que les festins sont des choses bien plus incompréhensibles. Tu penses que c'est bien plus incompréhensible, ce que tu sens, que c'est bien moins limité que les noms plats. Tu penses que les recettes sont des agents basiques, et tu sais qu'il existe des agents secrets. L'ingrédient magique.

Le monde est une tranche de pain, et on voit à quoi lui mettre dessus. Comme des fois il faut d'abord cuire ou faire quelque chose avant d'avoir une bonne

tranche, on voit à quoi lui mettre dedans aussi. Pourquoi la double crème ne serait-elle pas dans des jarres en terre ?

Et tu lèches tes doigts et tes doigts encore parce que c'est agréable. Tu vois les autres qui lèchent leurs doigts parce que c'est agréable. Et tu racontes et tu racontes encore parce que le silence, ça ne nourrit pas tant. Et tu vois les autres raconter aussi et tu vois bien que l'homme avec l'homme ne souffre pas toujours.

Tu declares « L'homme est une lumière pour l'homme ! », parce que c'est plus simple pour savoir où tartiner.

Je me dis que l'évolution humaine est un glissement de la question « Qu'est-ce qu'on fait pour manger ? » à la question « Qu'est-ce qu'on fait après manger ? » On appelle ça l'autosuffisance alimentaire, seuil que chaque pays atteint plus ou moins vite. Il y a des hommes qui ne l'atteignent jamais, et des pays qui ne savent plus quoi faire de l'avoir dépassé, qui s'amuse à jeter de la nourriture par-delà les frontières. Je me dis que l'évolution de la nature est une exclamation éternelle, du genre « On mange ! On est mangé ! On n'est plus bon à manger ! »

Après manger, tu digères. Et pendant que tu digères, tu fais aussi ce qu'on appelle de la gestion de projets, activité dans laquelle chaque individu investit plus ou moins de choses. De sorte qu'il a plus ou moins faim, de choses et d'autres, et que ses projets s'assoiffent, comme toi qui tailles la pointe de ta flèche, comme moi qui souille la pointe de ma plume, comme nous qui touillons et lapons.

CHAMP TROIS

UN NŒUD, UN TEMPS, UNE FEE, UN PAS.

1. Faire ses lacets.
2. Faire ses preuves.
3. Faire ses trucs.
4. Faire ses choix.
5. Ôter un.

1. FAIRE SES LACETS.

Si l'époque dans laquelle nous vivons privilégie les scratches et les ronds-points, et sachant que l'époque où nous vivons est toute entière serrée par ce nœud de paradoxe de produire le meilleur comme le pire, alors c'est très difficile de répondre à la question : de quelles façons devrions-nous nous chausser, nous déplacer, et donc nous positionner ? Car si l'époque n'aime rien tant que l'objet utile, confortable, facile à enfiler, résistant et efficace, nous fabriquons aussi quantité de sandales inconfortables. Mais nous allons clairement vers la disparition des cartes en papier.

C'est très difficile de répondre à la question, quand nous partons de l'époque. Les temps changent sans arrêt. Une certaine logique nous entraîne pourtant vers l'esthétique de la contemplation, et peut-être parfois le plaisir frustré des sensations physiques. L'idée de l'époque consiste à voyager sans marcher, à voir sans regarder, à y être depuis son salon. Nous trouvons comment mettre le monde à distance. Tout est faux. L'époque dans laquelle nous vivons adore l'outil

qui ne nécessite qu'une petite pression de l'index, ou le glissement d'un pouce. Ensuite nous choisirons dans l'air, sur des cases hallucinées.

Est-ce que c'est mieux de n'avoir qu'à penser à fermer ses chaussures au lieu d'apprendre à faire des nœuds, ou bien de n'avoir qu'à penser y être, pour se retrouver là-bas, dans un battement d'ailes de moins en moins mécaniques ? Ou d'être dans un monde qui nous condamnerait à devoir sortir de chez nous, ou qui nous inviterait tellement chaleureusement à prendre du plaisir dès la porte fermée. Parfois, le plaisir demande de savoir faire des nœuds.

Par exemple, nous pouvons aujourd'hui faire un tour en voilier, pendant trois semaines, et sentir toute la joie des moments volés, comme nous pouvons nous coller un nœud papillon, et étudier tout type de catastrophes de formes dans l'espace. L'idée de l'époque, la bonne idée, c'est qu'il n'y a pas de docte logique. Nous pouvons faire des choses sans hiérarchie d'ensemble. Nous pouvons sereinement choisir de porter des nœuds papillon, sans que rien d'offensif ne parvienne, et choisir de plonger, par amour de la connaissance pour la connaissance, dans l'éclaircissement des formules mathématiques traduisant les données géométriques en chiffres et lettres. Ou de voguer. De sentir la force du vent dans les poils de la barbe, et les cheveux qui dépassent au-dessus des oreilles.

Le mieux, c'est que nous pouvons choisir quantité de plaisirs joyeux. Et le paradoxe, c'est que nous choisissons souvent quantité de méchantes peines. La bonne idée, c'est de détruire les méchantes peines, de valoriser les plaisirs joyeux, et de détruire les jugements entre les plaisirs joyeux. Les plaisirs ne construisent pas grand-chose. Nous voilà débarrassés de quantité de nœuds.

Ne t'en fais pas. Fais bien.

C'est très difficile de répondre à la question à partir de l'époque, parce que nous prenons les accidents pour des facteurs de décision. Alors que nous avons des besoins anhistoriques, des peines partagées et des joies éternelles. Le sentiment de beauté est atemporel. Le sentiment de justice est atemporel. Les stratégies géopolitiques, elles, s'appuient sur les conjectures actuelles et manquent de tenir compte des peines partagées et des joies éternelles. Alors que la tactique des ronds-points est une façon de gérer, comme toujours, la relation de coexistence entre des ensembles étrangers. L'ascenseur aussi. Mais nous aurons toujours plaisir à monter. Cela produit le charme des jardins suspendus, des cordes à linge, du monumental, des lunettes astronomiques et des zeppelins. C'est très heureux de répondre à la question quand nous envisageons l'affaire de multiples manières, et très périlleux de voir où cela suppose des limites.

La mauvaise idée de l'époque, et peut-être la mauvaise idée qui dure, c'est la logique de la compensation. Nous produisons des écarts de plus en plus grands entre le meilleur et le pire, et il nous faut des masses d'énergie quasi-indénombrables pour substituer un bien à un mal. L'amélioration consiste à faire au mieux. Le plaisir que nous prenons à multiplier les belvédères nous oblige à multiplier les vies gâchées qui sont dédiées à la construction des énormes tours. Et à leur entretien. Et les machines qui nous les simplifient, les vies, nous les gaspillent en contrats, en capharnaüms de réparations, en cons si contents de connaître les coulisses du commerce et de la contrebande.

Il y a de quoi s'en faire.

2. FAIRE SES PREUVES.

L'époque avait glissé du temps des croisades à celui des croisières. Et quand ce n'était pas encore le cas, c'était en cours : nous œuvrions pour favoriser les week-ends.

Il y avait un gros sabre à avaler, après l'enfance, et toute la civilisation suivait la pente. Nous remplaçâmes les morts à la guerre par les épuisés du labeur. Si bien qu'à part travail et loisir, il ne restait plus grand-chose, car nous faisons encore des enfants comme ça, comme pour occuper les instants volés.

Il se passa un événement, dans l'ordre des choses, qui fut une augmentation de l'espérance de vie, l'espérance. Les hommes cessèrent de mourir au combat, et les femmes cessèrent de mourir en couche. Comme les uns et les autres s'occupèrent à travailler tant et tant, très souvent pour subvenir aux besoins de la *familia*, il ne restait plus grand-chose pour le soin des nouveau-nés, nous manquâmes de crèches. Nous étions dans le temps où nous vivions, nous ne cherchions plus le sens de la mort, mais celui-là même de la vie. Les religions cessèrent, les rires proliférèrent, les jouets se multiplièrent, qui rendaient les individus autonomes dans leur occupation du temps disponible. Toute la civilisation suivait la pente : l'augmentation de la virtualité de la vie. L'augmentation de la machinerie de la vie. Les médecins étaient les nouveaux curés, les industriels du divertissement étaient les nouveaux maîtres. Entre les deux, il se passa un accident, qui fut une réduction de la joie de vivre.

Et simultanément, il fallait montrer qu'on en voulait, qu'on postulait, qu'on cherchait les meilleures places, qu'on fabriquait du rayonnement national et international et qu'on aimait ça, l'argent pour les retraites. C'était déjà bien, on avait les retraites. Ceux qui avaient du boulot ne pouvaient pas se plaindre non plus, d'ailleurs il n'y avait jamais de vraies raisons d'être mécontents et tristes et terrassés parce qu'on avait des couvertures, au cas où on tombait malade ou dépourvu de tâches, et cela ne tenait qu'à nous de trouver des bourses et des subventions et des sous et des arguments pour se rendre si attractifs sur le marché, et pour ça, il fallait montrer qu'on en voulait, qu'on l'aimait, l'époque.

Il y avait tant à faire.

Il fallait réparer les pots cassés, alors on pouvait opter pour la voie sociale, et il fallait toujours en créer des nouveaux, alors on allait dans des entreprises faire nos heures en usant de chèques-repas, et la dernière nouveauté consistait à lancer des tickets-psy, au cas où on était troublé, quand même on pouvait venir au bureau. On remplaçait les hommes par des machines, on mettait des hommes pour surveiller les machines et les hommes qui traitaient avec elles, et on embauchait des pauvres pour les tâches qu'on jugeait ingrates, et ainsi allait le monde, et ainsi les hommes appuyaient sur des boutons et il fallait qu'on y croie, à l'ascenseur contre la loi des classes.

La bonne idée qu'on pouvait avoir, c'était d'utiliser tous ces petits rouages pour se faire plaisir. On disait qu'on tirait profit et qu'il n'y avait pas de raison. C'était le temps de la toute-puissance de l'humour.

Il y avait tant à rire. Ne t'en fais donc pas.

L'augmentation des absurdités se laissait aisément compenser par des jeux de taille planétaire, et des *one-man-shows* capables de proliférer autant qu'ils pouvaient sur le corps des écrans froids. C'était tellement absurde qu'on avait comme une fièvre de la joie quotidienne d'être bien, quand on mangeait une vraie carotte. L'augmentation des absurdités allait de pair avec une efficacité jamais réalisée jusqu'ici, de la gestion des flux. Qu'on guérissait dans des hôpitaux bondés, qu'on flattait sous les projecteurs, qu'on décimait dans des chambres, ou des caves. C'était le temps maudit des règlements de compte en millions, et le temps béni des bains de foule pleine de sueurs, sur des airs si salvateurs. L'augmentation de l'absurdité passait aussi par une diffusion de valeurs très simples, qu'on rappelait à l'envi. Consomme des fruits de la terre, respire de l'air pur, embrasse ton papi.

Quoi. Fais bien.

3. FAIRE SES TRUCS.

Quelque part, ça a toujours été comme ça. On fait nos trucs. C'est la pierre qui roule et qui amasse, ou pas. Ou qui nous édifie. Ou qui nous plombe. Ça dépend aussi par où on regarde, on dit. D'un côté, nous sommes vraiment heureux d'avoir les pyramides, de l'autre, il y a comment ça a été construit, et puis aujourd'hui, comment c'est traversé, comment c'est étudié. Comment on a tellement besoin de pain et surtout de symboles.

Le petit poucet utilise les miettes pour ne pas se perdre dans les dédales.

Bertie s'engouffre des tartines au petit-déjeuner, avec du café noir, et un kiwi, et puis calcule l'angle correct des deux planches pour que le pied droit de sa table repose sur un sommet.

Dans sa blouse repassée au fer branché au mur porteur de toit, derrière les lunettes noires du microscope inventé par nos soins, et qui peut vous reconnaître un cheveu de pharaon en un ajustement de focus bien nettoyé, Miss Vanden observe les particules, ajoute une goutte de produit qui aide à observer, observe mieux et tire des conclusions qui vont avec ses hypothèses et s'adressent à des hommes en blouses, ou à des hommes en train de lire des magazines où vous savez, une fois vulgarisées.

Quant à Clarence (allongée sur un matelas deux places muni de sa couette en coton tendre), elle est en train de feuilleter un livre sur la cuisine autour de la méditerranée à l'époque du Nil, des paysans habillés des couleurs de la terre et des rois déguisés en pépites.

Ça le fait.

Un truc de notre époque consiste à pouvoir se rendre compte que c'est mieux d'avoir un triangle avec la pointe en bas, plutôt qu'en haut. La chose qui monte

tout droit avec un mec tout seul au sommet, bof. A notre époque, on en était encore aux tables carrées, aux rangs, aux lignes. On n'acceptait pas les ronds, sauf pour taper dedans. C'est la pierre qui roule. C'est la tendresse des pierres, où tu vois une étincelle dans une crevasse.

Et pour ses soixante-dix ans, ses amis lui ont offert un séjour dans le désert, les chameaux, la rivière oxygénée de thé à la menthe, le guide pour découvrir tous les secrets des vieux amas, la totale.

Et l'appareil photographique de Tess, alors qu'il pourrait à ce moment précis éterniser ce qui compte parmi les plus belles réalisations de mains humaines, fait le point sur chaque bidon croisé, suspendu au-dessus du sol par le bras qui le porte.

Par ailleurs, Lisa n'a que faire des pyramides, vu qu'on a aussi le droit.

Il existait, quelque part dans l'air de notre époque, l'idée selon laquelle il serait sans doute bénéfique de donner à ce site incroyable le statut d'espace public humain préservé. Une zone intouchable, qui pourrait profiter à tout le monde, comme les poumons rocaillieux de la planète. Cela faisait partie de la pensée écologique, qui se répandait pour limiter les dégâts engendrés par des siècles de pensée égologique. Lors de l'éducation des enfants, une occupation du temps à laquelle nous avons décidé d'octroyer environ les vingt premières années de chaque vie, on chantait tout l'intérêt qu'il était possible d'accorder à un peuple si élevé. Nous comprenions que quelque part dans le lointain, des hommes et des femmes avaient bâti. Des hommes et des femmes avaient joui d'une scène prospère.

Il fallait aussi comprendre que ça avait toujours été comme ça, nous laissons nos marques. Nous produisons des traces durables, au nom de valeurs durables, et nous luttons contre la mort, nous lisons dans les étoiles, nous cherchions cet

équilibre dans la relation de coexistence entre des ensembles étrangers et nous avons du plaisir à monter. Nous avons du pain et des astres. Nous avons chaque fois les mêmes peines partagées et des joies absolues. Nous étions pris dans la nécessité anhistorique d'avoir à relier des ensembles étrangers. Nous pouvions peupler nos foyers d'autant d'esprits que possible, nous étions encore là, avec nos deux bras qui pendent et nos poings vindicatifs. On disait « fée » quand on disait « fait », et puis on en fit des montagnes pour l'effet, parce que c'était plus visible. On voulait vraiment avoir des sensations physiques, même neuronales. On produisit des objets comme jamais.

4. FAIRE SES CHOIX.

Si Prométhée, l'*homo faber* ou toi, vous n'aviez pas apprivoisé le feu, c'est certain que la face du monde aurait comme été fort différente. A notre époque, on cuit toutes sortes de choses qui nécessitent la consommation et qui sont faites avec les mains, et on en peut voir sur les toits des immeubles, dans les couleurs de la terre, qui canalisent les fumées vers les cieux. On peut aussi se procurer des granules en copeaux de bois, afin de se chauffer au moyen d'un réseau de conduits maximalisant la bonne diffusion homogène. Toutefois, à aucun anniversaire on n'apprivoisait le feu, puisqu'on lui soufflait dessus.

Si Ondine, l'*homo faber* ou toi, vous n'aviez pas apprivoisé l'eau, c'est certain que le petit monde des piscines serait comme tout à fait autre. On y était aujourd'hui sans foyer, pas comme aux thermes, mais semblable sur ce point aux sources naturelles d'eau chaude, quoiqu'elles aient quand même un volcan à la place, ce que n'ont pas les piscines des quartiers parisiens. Quand on y pense, toutefois, celles-ci sont mieux que les cinémas pornographiques, mais toujours moins bien que les sources chaudes du bord des routes nord-ouest de Reykjavik. Les volcans

gagnent, à condition de mettre des petites cabanes en bois autour des bassins, pour prendre son bain à l'abri du vent.

La mer, enfin, on n'en apprivoisait que le littéral, en se faisant croire qu'on maîtrisait les flots. On bétonnait. La mer à laquelle la dame ne prêta plus attention, en quatre-vingt années qu'elle lui a pris ses fils, son père et son mari. Il y a des femmes qui n'aiment pas sortir des coquillages.

On fendait l'air. On apprivoisait aussi le feu en des torches géantes, le long des sentiers qui montent au-dessus de Lima. En un barbecue pour les week-ends en fête, en un haut bûcher pour les sorcières en faute. Toutefois, aucune des lances de pompiers n'apprivoisait le feu, qui lui lançait de l'eau dessus. L'eau gagnait, alors qu'on l'emprisonnait.

Nous voulions marcher. Nous voulions nous déplacer et nous voulions pouvoir poser des limites claires. Rien de cela n'est possible après un déluge. On peut construire des bateaux qui iront toujours moins vite que les éclairs, que les flux de *data*, que les champignons nucléaires. Il aurait fallu bondir.

Si nous pouvions choisir, se faire grenouille.

Bertie canalisait l'air de Tess, Lisa mettait du feu dans l'eau de Clarence, Jane remuait la terre et les cendres. Tess jouait avec le feu de Lisa, Clarence trempait Jane, Bertie retournait le sol, donnait dans les arbres et les outils faits d'électricité. Toutes avaient les yeux verts. Toutes nagèrent dans la boue. Chacune bondissait, ou berçait, ou se balançait.

Aucune ne firent fortune dans le commerce de la chaussure pour batracien. Mais toutes tirèrent profit de l'hybridité. Entre les brassards, les bouées, les banderoles, les bombes et les bâtiments hauts de mille étages, elles choisirent les trampolines. Si vous ne voulez pas faire de choix entre deux possibilités, créez

la troisième. Car où habite celui qui saute ? On apprivoisait les littoraux dans le temps des reptiles, on enjambait les

Lignes dans le temps des pas agiles.

5. ÔTER UN.

Alors voilà. Ne t'en fais pas. Bien sûr, il y a aussi des hommes qui pas le moins du monde ne s'en font, et cela donne le meilleur et le pire. Il y a l'humain qui jouit de toutes les possibilités offertes, dans le respect de la tradition des heureux et du renouvellement des plaisirs éternels. C'est la générosité, couplée avec une lucide manière de réussir à aimer.

Au temps t, tu attaches d'un nœud solide les lanières de ton sac, et d'un pas ferme et léger, te diriges confiant vers les anges et les fées.

Qu'importe l'époque. Qu'importe l'homme que tu es. Qu'importe de se rappeler l'avenir. Qu'importent les formes, la matière et les substances. Car nous étions lumières vouées à la lumière.

Voici. Dans un éclair, tu riais. Tu riais des dégâts et des célébrations, tu riais de toutes les possibilités offertes, et ton propre plaisir, tu t'en moquais. Tu riais des humains qui pleurent et qui sont en colère et tu riais de ceux qui montaient des empires, au pied des pyramides, tu riais des ombres que dessinaient des ongles jamais aussi géométriques. Tu riais de la vanité, tu riais des œuvres de l'homme, tu riais de l'amour et de la générosité, tu riais de tout ce qui pouvait donner du sens, c'était si minuscule.

Au temps t, tu proposas la joie éphémère d'un bouton de rose coincé dans un glaçon. Ton rire vint ponctuer la question de savoir où était un écho, et puis comment coincer un *la* dans une fissure géologique, ou une symphonie. Muni

d'un lasso sur le bord d'une rivière, d'un geste ferme et confiant, tu tendis tes deux oreilles vers les zones qui s'agitaient. Une ligne de poissons volants fendit le ciel. Ton rire vint ponctuer ta prise au vent. Ta prise de bleu.

Qu'importe la couleur. Qu'importent les extases. Tu riais devant les vies sérieuses. Tu riais devant les choses mignonnes et inoffensives, et des massacres tu riais, de ce n'importe quoi. Les vies sérieuses qui donnaient dans le rouge, c'était si énorme.

« Crôa, crôa », se gaussaient les crapauds. « Crôa, pour rien au monde je ne voudrais me faire princesse. Je préférerais plutôt plus de mouches », disait Clarence. « Ou des meilleures », disait Lisa.

« Personnellement, disait Tess, je me ferais bien princesse pour les beaux yeux d'un prince. Mais il y aussi de charmantes grenouilles ». Et elle plongea dans l'eau du lac.

Et ainsi de suite, Bertie disait « crôa », et Jane voulait que crôa ? Que l'époque fût semblable à l'éclaboussure de mille gouttes de joie.

CHAMP QUATRE

TENDRE.

1. Objectivement, les dieux.
2. La louange à Bertie.
3. L'aspiration à l'ordinaire.
4. Turbulences & tranquillités.
5. Les planches n'ont-elles donc point de cœur ?

1. OBJECTIVEMENT, LES DIEUX.

On dirait qu'on allait en s'allégeant. Un exemple par lequel nous pouvons démarrer cette histoire consistait à remarquer que, dans quantité de lieux et situations humaines, un livre sacré de mille et unes pages s'était fait remplacer par un billet de banque. Dans la même veine, le monde fait de mille et un détails guère notables, mais pourtant foisonnants et tellement gonflés et parfois si extraordinaires, s'était en somme transmué en un mur unilatéral, accessible à la seule force de la caresse d'un pouce.

Inversement, on aurait pu croire que les choses couraient vers le chaos des entités plurielles. Cela s'illustre notamment par l'explosion de l'unité censée se trouver en haut de la pyramide, en autant de bouts et de briques et de bibelots de base. Le soleil perdait sa toute autorité sous l'apparition des multiples esprits de la nature, ou du foyer, et le mono-dieu avait disparu derrière l'exponentielle cohorte de créatures produisantes et reproduisantes. C'était le temps du polyhumanisme.

L'enjeu de ces révolutions est le suivant. On avait tendance à comprendre le sens de quelque chose, ou de quelqu'un, à travers sa fonction : les bêtes servaient à manger, les pierres servaient à augmenter notre puissance, ou à améliorer la finesse de nos travaux, les humains servaient le roi, le dieu, la famille, le corps social, le marché. Mais désormais qu'un unique but nous échappait, que resterait-il pour faire sens ? Et pour nous sentir utiles ?

– Objectivement, disait Bertie, les dieux on s'en fout. Alors quoi, disait-elle, ça n'est pas assez de nous occuper de nous ? De voir à comment on peut se faire plaisir, et comment ce plaisir il se diffuse comme une volée de moineaux très espiègles ? Quoi, disait-elle, ça n'est pas assez de construire des meubles, qu'il faudrait en plus que ça ait du sens, que ça soit utile ? Mais ça me plaît, à moi, de construire des meubles, d'imaginer de quelle manière ils peuvent être le plus évident (en nombre de planches et forme des angles), et puis de savonner ma laine pour vous confectionner des lézards avec une dynamite accrochée dans le dos, et des bols juste jolis à regarder, et doux à toucher, et des meubles sur les parois desquels on peut faire tenir le lézard, et poser le bol. C'est très censé de (se) faire plaisir, disait Bertie.

Et Bertie envoyait par la poste une boîte d'allumettes recouverte de scotch noir, avec au fond un rectangle de papier de soie rouge et dans laquelle Jane avait découvert une trinité de pingouins, deux petits et un plus grand, et le plus grand portait une allumette comme une lance, bien droite, sur les quatre côtés de laquelle, avec attention, Jane pouvait lire : IN MATCHES WE TRUST !

– Objectivement, disait Jane, c'est le symbole parfait de la réconciliation des contraires. Et le lendemain du courrier, Jane avait connu un homme. Et dans le lit très étroit à la surface duquel ils étaient allongés, et comme le gars était grand et Jane assez menue, le gars avait dit : – On dirait que j'étais le pingouin, et toi l'allumette. L'homme était terre à terre, Jane était céleste, ils croyaient aux caresses.

Et Bertie croyait quelque part à l'esprit de la matière. Mais quand l'esprit de la matière paraissait trop sérieux, elle en riait. Bertie croyait aux puissances de la main qui bricole, tellement c'était excitant de créer, tellement c'était important de chercher. Sa colère, ça pouvait être un trou dans son pull rouge, et sa tristesse à découper un champignon de la mauvaise manière. – Oh non, disait-elle, je ne voulais pas le faire comme ça. Et Jane disait à Bertie « Eh bien, ce n'est pas grave, nous aurons des bouts de champignons *popcorns*, chacun autre ». Bertie était facile à convaincre, car elles croyaient à l'élégance des différences.

Ces deux-là, pour sûr, allaient en s'allégeant. Cherchaient à s'alléger. Il y avait manifestement quelque chose avec l'unité, mais trop de détails pour en sortir un ordre unique. L'essentiel était l'essentiel, il fallait le trouver dans ses éclats, qui obligeaient à se renouveler. Par exemple, il était agréable de considérer la tonne de variations à partir d'une même flaque de départ. Prenez une ligne. Une ligne était infinie. Bertie disait « Un rien du tout. Avec un rien du tout, tu peux tirer bien des choses ». Et du coup, Bertie tirait. Ses grands sourcils blonds relevaient leur stupeur, ses bras se balançaient au final d'un buste large d'épaules, ses mains dessinaient dans l'air les volées d'escaliers, d'un quelque part il y a un an, d'un quelque part tellement stable, Bertie tenait entre ses mains et sur le sommet de son crâne (pas d'une pyramide), une pierre ni trop lourde, ni trop facile, et montait et descendait les volées d'escaliers, le nombre n'étant pas l'essentiel, mais les lignes qui tiraient d'entre ses muscles et sa structure meuble. Et Jane disait « Jamais rien du tout. Toujours trois fois rien ». Jane tirait des fils, et d'une chose en voulait trois, et demandait à Bertie « Mais alors, en axonométrie, dessine-moi le volume d'un bonhomme ».

– Car objectivement, les hommes comptent pour autant que les dieux, n'est-ce pas. Au moins autant, et les autres fils, où les mettez-vous ? Les graines et les fleurs et les cailloux, et les roues, les roues qui ont rendu le monde si plat, et les

genoux et le houx, où les mettez-vous ? Pourquoi, demandait Jane, avons-nous décidé le privilège du haut ?

En vérité, nous cherchions en toutes les directions, et de façon désorganisée.

– Pourquoi nous avons décidé de valoriser l’esprit, demandait Bertie, alors que nous sommes un peuple de bâtisseurs du concret ? Nous avons construit des ponts et des bateaux et des péninsules pour pouvoir étendre nos têtes et avancer nos cous et voir plus loin sur les épaules des buildings. Nous avons construit Hong-Kong et des dizaines et des dizaines d’étages, et des centaines et des centaines de marches.

En vérité ainsi, nous cherchions vers là-haut, de façon obsessionnelle.

Et Jane demandait comme une absence de réponse : « Pourquoi les choses se passent comme elles se passent, et pourquoi nous faisons les choix que nous faisons, et pourquoi nous acceptons certaines choses et nous en refusons d’autres, et pourquoi nous exprimons des préférences (pour les fenêtres à angles, les machines, les humains), et comment nous pouvons savoir ce qui est le mieux ? » Et Jane pensait que l’absence de réponse provenait de ce que nous voulions une seule réponse, une réponse unique à toutes les questions, comme si toutes les tensions étaient censées se résoudre par un état primordial de compréhension.

Nous cherchions et nous croyions avoir besoin de plus, pour trouver. Plus d’outils, plus de distance, plus d’expériences, plus de précision, plus de tests. Bertie pense que pour chercher, nous n’avons besoin de rien, rien que nous-mêmes et le trou dans la toile.

Et pourquoi nous cherchons, se demandaient-elles, et parfois nous trouvons et parfois, non ? Et qu’est-ce que nous et comment nous cherchons, et au bout du fil, qu’est-ce qui pend ? – Vous êtes en communication avec le top, pour le dieu

de la terre, tapez un, pour le dieu du foyer, tapez deux, pour la dieu des connexions chimiques, tapez trois, pour la confrérie des arpenteurs, tapez quatre, pour la bande des esprits de la cité, tapez cinq, et ça continuait ainsi, de sorte qu'il fallait toujours savoir ce qu'on voulait trouver pour demander ce qu'on est pourtant supposé ignorer.

Nous cherchions en débobinant dans tous les sens, et de façon à emmêler des nœuds, qu'il faut pouvoir défaire. Plus d'élasticité et plus de lest.

– Pourquoi est-ce qu'il existe des bouts de laine, demandait Bertie, et non une seule bobine ?

– Pourquoi il y a des fois où les nœuds sont nécessaires, pensait Jane, et qu'il n'est pas nécessaire de vouloir en séparer les mèches ? Et comment tu fais un nœud en même temps hyper-résistant et rapide à ôter ? Et pourquoi nous sous-évaluons les bouts et nous préférons les choses solides ?

Sauf quand ça nous gêne. La règle unique est ainsi souvent très gênante quand nous avons une telle impression de diversité. Comment donc voulez-vous dessiner la fleur ? La transmission de la chlorophylle ne passe peut-être pas par mille chemins, mais un seul n'y suffirait pas.

2. LA LOUANGE A BERTIE.

Ce qui m'émeut avec Bertie, c'est qu'elle donne envie. Les gens qui donnent envie sont souvent dans la vie, et c'est la raison pour laquelle. Ça veut dire que Bertie est curieuse, généreuse, enthousiaste, attentive et franche, qu'elle évite les gens bêtes et les gens méchants et qu'elle aime les gens bien. Grâce à toi, Bertie. Dans le jardin pendant que tu parles, les sourcils hauts levés par le milieu, l'air inspiré, en fait, mais très simplement, tu détaches en même temps les

boutons de roses abimées parce que comme ça la sève peut se concentrer sur l'essentiel. Bertie tu t'interroges jusqu'aux fondements, juchée sur deux pattes de géant, et ton visage encadré par des chevaux presque aussi grands. Dans tous les cas, tu penses, les choses provoquent des émotions fortes. Et tu penses qu'il faut faire ce dont on a envie, vu que c'est par là que les fondements sont préservés, l'élan qui tire la graine jusqu'aux rayons. Alors tu vas vers la fine fleur des objets, tes mains dans la matière à qui tu veux donner une forme *et* charmante *et* économe. *Et* droite. Franchement c'est agréable. La seule limite est l'insignifiance, le vide rempli d'artifices, rempli de jugements hâtifs, vidé de joie. Tu produis des bols qui se suffisent à eux-mêmes sans qu'on ait besoin de se demander quoi mettre dedans, juste les caresser, apprécier les rondeurs, comme des cages à grillons à la place desquels il y a seulement, et complètement, le flux continué de l'ombre et de la lumière. Grâce à toi, Bertie, le plaisir d'exister, la joie quotidienne d'être là, le cadeau de l'ardeur, la tentation de l'harmonie.

3. L'ASPIRATION A L'ORDINAIRE.

En vérité, Jane et Bertie ont des colères en partage, car il existe un tel paquet de micro-événements qui peuvent vous gâcher une excellente humeur avant même d'avoir eu l'idée d'être content. Tu construis ta vie au mieux, ce qui demande un effort continu, et une vigilance, et un certain sens de la dérision, vu comme tu as l'impression que le kif de certains types, c'est de saper tout ce qu'il y a de plus cordial ici. Ils agissent à l'instar d'un marais, pas moyen de rebondir, dégueulasse, voilà, saleté d'injuste. Jane s'acharne à ne pas tomber dans le panneau, Bertie met sa bonne volonté au profit de chaque seconde, et pourtant rien n'est gagné. Une manière de résumer l'affaire serait de dire que c'est tendu partout, juste au point de quasi-rupture, beaucoup plus flippant que de rater son soufflé à quelques minutes près. Entre ceux qui par un seul instant te pourrissent, comme une indifférence ou une insidieuse curiosité, et ceux qui

carrément t'enfilent en prenant soin d'attiser ta confiance, et ceux qui se rendent même pas compte, aussi ceux qui d'eux-mêmes se débrailent devant toi, et ceux qui racontent n'importe quoi, pourvu que ça brille. L'objectivité du raté dans la création humaine.

Quand Bertie va pour un chantier, quand Bertie prépare le terrain, quand il s'agit de commander le bois et de savoir où dormir et de pouvoir manger, de pouvoir bosser comme il faut, tu as celle qui dit qu'elle fait et qui ne fait rien, et qui ne dit pas qu'elle fait rien, tu as celle-là, qui délègue sans vérifier, qui fiche tout le monde dans un caca, et qui blague en face de toi. Si elle sait regarder un nuage, et grands dieux comprendre !, qu'en l'occurrence les gens qui bossent n'ont pas vraiment la pluie en amour. Celle à qui on a beau expliquer, ça ne rentre pas. C'est détendu.

Et puis il y a, dans le tas, les conflits d'intérêts. Les différences dans les aspirations. Tu m'étonnes que nous avons écrit des drames. Totale rupture. Erreur sur l'unité de l'espèce. Conflagrations de conneries. Est-ce que c'est un conflit d'intérêts quand le gars il te dit pas bonjour, pas au revoir, te vend sa chose comme si tu pouvais de toute façon pas t'en passer, alors il peut se permettre, il peut tout ce qu'il veut et toi tu hoches la tête et t'as juste envie de la lui carrer. Mais comme tu es plein de bons sentiments et tout amour, même pas tu lui dis Eh ! ça vous gratterait les fesses d'être heureux ?!, tu sors et tu as la tristesse dans ton cœur.

Jane prenait personnellement chaque petit ou gros malheur du monde. Ça fait que donner un coup en Australie, cela revient tel un boomerang. Balancer une pointe sèche au-dessus de tes épaules, aussi rapide qu'un yaourt avalé en une fois, fait vomir Jane pendant cent ans. Jane ne savait pas répondre à la question Pourquoi es-tu si fort touchée ?, mais se demandait souvent comment diable c'était possible de ne pas l'être. Car ça n'était pas tendre du tout.

A dieu nous avons reproché les ratés, aux dieux nous avons reproché la discorde, aux hommes nous avons reproché de ne pas aimer dieu, à dieu nous nous sommes rendus pour avoir foi dans les hommes, et puis nous avons dit adieu à dieu, mais nous n'avons toujours pas salué l'homme. Oups, nous avons oublié. Comme un manque de concorde entre nous, seulement nous pâtissons, et pour enjouer l'affaire, nous apprenons à renverser les autorités, mais nous n'avons toujours pas décidé de suivre l'homme. Nous avons déclaré qu'il existait des intérêts communs, mais nous avons désappris à lire. Si tu ne sais pas regarder un nuage (abrité) et trouver ça beau, bonhomme, qu'est-ce que nous pouvons faire ?

Bertie propose de s'asseoir. Jane est pro-prose.

Avec tout ce que nous pouvons faire advenir en s'asseyant, et tout ce que nous faisons en écrivant, vous devinez, rien n'est sûr. Une masse de seconde est dédiée à nous rendre nerveux. Bertie propose que tu fasses ta chaise avant de t'asseoir. Jane écoute, écoute longtemps, t'écoute encore même quand elle prose. C'est déjà *full* d'être en bas. A l'échelle d'un cafard, qu'est-ce que cela donne, un nuage ? L'objectivité du règne de la sphère.

Et voilà qu'il s'agit d'aspirer à l'ordinaire. Comme il n'y a rien de moins sexy que l'ordinaire, de moins remarquable au point de souhaiter, rien de moins, rien de moins que ça, alors toute notre énergie a envie de voler. Mais si on y mettait toute l'énergie de voler, dans le bas, ce serait tellement peuplé, si habité, si connecté, qu'on n'aurait certes aucun désir de remplir le ciel, le ciel désert, le ciel molletonné des nuages.

4. TURBULENCES & TRANQUILLITES.

Maudit
Mot dit
Cou dur
Molaire
Peau sèche
Pause
Air
Boule dure
Langue rêche
En guerre
Pause
Air
Cœur tendre
Contre temps
Nœud dur
Pause
Air
Fil souple
Vol sec
Peau humide
Vent

5. LES PLANCHES N'ONT-ELLES DONC POINT DE CŒUR ?

Bertie, Jane, Izlo, Caraban et Tommy sont sur le chantier, parmi 88 mètres cubes de bois. Concrétude faite du chiffre, cela représente beaucoup, en morceaux de près de 5 mètres de long, débarqués par un camion énorme et muni d'un très

petit appareil de portage de ceux-ci à déposer sur sol terreux. Bertie, Jane, Izlo, Caraban et Tommy sont, quant à eux, munis de scies rondes et de perceuses, qui peuvent aussi servir à visser. Tout le monde a droit à sa ration de poussière sylvestre. La dite, par ailleurs, fut tellement utile après qu'ils eurent les doigts glissants d'huile de lin, après les planches coupées, trouées, entassées puis ointes, ointes au rouleau de plafonnier. Le ton général s'avéra proche du jaune. Quelques écureuils passaient de-ci de-là.

L'ultime but qui voyait s'affairer les cinquante doigts dispersés comme il faut au bout des membres appropriés, n'est-ce pas, est sans doute hautement crucial pour comprendre la scène. Car le chantier a ses raisons que la raison connaît ; chaque moment est orienté par une même intention en vue d'un seul point final, afin de réaliser une conséquence unique, exactement comme vingt-deux bonhommes frappant le ballon, sauf qu'ici il n'y avait qu'un *goal*, une cage, le parc d'un château, un terrain d'herbes vertes, tirant sur le brun à cause du soleil. S'occuper d'un bout de sol terreux. Imaginez. Tout ce qu'on en peut faire, et qu'on en peut tirer, à part juste regarder ou faire courir ses mômes. Un bout de sol terreux se constitue en objet d'intentions. Ou désirs, ou attentes, choix, matière pour des actions humaines de « je te tonds », ou « je te cultive », ou « je te rajoute pour un certain temps pas négligeable, une couche de planches qui va t'ombrager de façon quadrillée, sur un peu moins d'un mètre et 9,04 en ce qui concerne un des côtés ». Le gazon, ne pouvant pas décliner, imprime d'un air malicieux les pas de Bertie et les autres, leur ingéniosité à s'adapter aux petits vallons, à rebondir entre les buttes. Le tronc de l'arbre que je viens t'entailler un tout petit peu pour comme ça faire passer mon chemin, le tronc s'élève d'entre les âges et patiente, vibrant de la force du bras sur la scie dentée, qui te dente. Caraban assume. Et l'arbre assume, l'arbre vengeur, l'arbre joueur, le puissant arbre qui fait respirer Caraban, et Caraban pouvant aussi donner de l'air à l'arbre.

Il y aura moins de boue sur tes chaussures si tu marches sur un chemin de planches, plutôt que dans la pelouse. Moins de risque de se confondre, car tu marches dans la pelouse, certes, mais non *dans* le chemin. Juste dessus, tu daignes. Nous allons en nous distançant d'avec le sol terreux, et quand tu vois ce que tu peux te ramasser sur macadam, par exemple, tu peux bien rire des sots pieds nus des faux indiens. Nous allons en nous rendant spectaculaires. L'art de la chaussure consiste à s'occuper d'un bout de chair humaine. Les orteils de Tommy bougent dans des chaussettes quelconques, étalées dans des baskets. Ceux de Bertie sont *dans* des chaussures de marche, et non pas juste dessus. Enfin c'est le temps des heureux orteils libérés des ouvriers, le soir venu, nous allons en nous détendant.

Jane pensait que, là où nous touchions souvent des plantes avec nos mains, il était rare que nous les touchions avec nos plantes. Mais il doit y avoir des hommes qui le font. Les paresseux le font très souvent, il n'y a pas de raison.

Ainsi étaient-ils là, œuvrant ensemble. Ils chantaient quand ils parlaient, ils rigolaient très haut, ils transformaient le paysage et le paysage les transformait, les obligeait, et le château là-bas au loin, ils jasaient dessus, ils déclamaient souvent, ils marchaient beaucoup, il y avait des types qui les rencontraient et certains qui passaient comme ça, leur chemin. Izlo poussait sa voix, et bientôt peut-être il y en aurait d'autres, des choses en train de pousser, des carottes ou des navets. Des chemins pour des jardins, des jardins pour des types, des types pour le *fun*, ou la nécessité. Et des vis, des tas de vis pour maintenant, des angles pour là, le croisement, et cette tension de la pointe dans la planche, sa complaisance ou sa résistance, son bruit de fureur, son âme, son cœur, son odeur, son sens du poil, son galbe, ses échardes à mesure qu'elle sèche, sa légèreté, sa réduction, son gonflement d'humidité, sa rectitude et ses torsions, et sa tendreté dans le recueillement du geste de leurs pouces, nos pouces, nous allons chaque fois déclenchant des puissances.

CHAMP CINQ

QUELQUES CRISSEMENTS DANS TES ROUAGES INTIMES.

1. La scène du téton.
2. Impression culotte levée.
3. Les dents omnivores.
4. Enfile ta chemise et toi sur le chemin.
5. Une langue suspendue.

1. LA SCENE DU TETON.

Pendant ce temps cavalait une araignée sur les hanches de Tess, sans même le savoir, sans qu'elle n'eut conscience, sans que Tess non plus, qui dormait bien étale sous un drap dont la forme avoisinait une chaîne de volcans encore en sommeil. Cavalaient les six pattes et demi d'une acrobate hors pair, quoique diminuée. C'était à cause d'un jour, un coup donnant donnant dans un éclat fugace, et depuis claudiquait l'araignée, ainsi qu'ici même, à l'endroit de la hanche arrondie de Tess, du côté droit. Il faisait encore nuit. Les cellules de Tess, quant à elles, activaient des images à propos desquelles on continuait à se demander ce qu'elles avaient à voir avec la vie de Tess, la turbulence de ses émotions, la gestion des informations qui dévalaient sur nos têtes, à peu près tout le temps. Mais les rêves d'araignées restent une question fort peu débattue, et leur sens de la prémonition se réduirait sans doute à cette capacité de projeter dans l'espace un point de colle, considéré le vent. La hanche de Tess vibrait à l'abri sous les pas boiteux.

Et voici que, de pas en pas, au rythme d'un peigne à qui il manque quelques dents, les minuscules détecteurs couronnant le bout des pattes de l'araignée se mettent à clignoter. C'est qu'elle semble aborder un autre tissu, un lino beaucoup plus frangé, beaucoup plus poilu, mille micro-haies opérant un ralentissement remarquable dans sa lancée. Derrière la hanche de Tess est emboîtée une autre hanche, la hanche d'un autre. Tess dort dans la nuit courbe, lovée comme une petite cuillère. Alors il suffit d'un rivage à peine effleuré, telle une bouchée à peine goûtée, pour que s'abatte sur l'araignée naïve un sort fatal, une main venant souffler, par-delà l'inconscience des songes, l'intrusive chatouille d'un geste impérial. Sans même le savoir, sans qu'il n'ait conscience, sans que la bête non plus, Hector tue l'araignée, le choc est faible mais secoue, Tess ne dort plus étale et la terre en-dessous de sa hanche, du côté gauche, remue. Et toujours à l'abri des paupières, cette main jadis si sanguine, lors se trouve sereine, une fois posée sur Tess, sa hanche, sa hanche droite.

Il était une fois deux petites cuillères dans un tiroir douillet. On aurait pu tisser les fils de l'araignée pour faire des oreillers. Il était deux fois une petite cuillère dans le gros placard du monde, deux fois deux hanches et davantage, si vous comptez celles de la bête. Une telle partition parfois grinçait, parfois semblait parfaitement arrangée : ni Hector, ni Tess n'avaient, quant à eux, de trous rouges sur leurs versants. Ils dormaient.

Chemin faisant, la main d'Hector éveilla quelques changements dans les rêves de Tess, mais on ne saura jamais lesquels avec précision. Ce qu'on put voir fut son corps entier, peu à peu, imperceptiblement, bouger, bouger depuis cet endroit de jonction secrète où se rencontrent le dit haut et le dit bas du ventre, et bouger peu à peu, imperceptiblement, de part et d'autre, vers les épaules ou les genoux, les chevilles ou les lobes, dans l'aube qui remplaçait la nuit. Hector aussi bougea, par l'écho d'un écho. Bientôt toute la poussière fut levée, du moins suffisamment pour que Tess put sentir Hector, qu'il était là derrière elle, qu'elle

était ici avec lui sur la chaîne de volcans, et pareil pour lui. Genre, perceptiblement, ce n'était plus des réactions sans raison, mais bientôt des raisons d'agir, la paume d'Hector caressait la hanche de Tess, puis ses cuisses, puis son nombril, et son nez respirait son odeur à elle, dans la nuque, et son dos à elle venait chercher son torse à lui. Mais ce ne fut pas du tout à la Va-comme-je-te-prends. Ils trempaient le bout des doigts.

Dans aucune des deux têtes à cet instant occupées par un mélange de sensations, de souvenirs et de souhaits, en degrés encore variables d'intensité de conscience, la question n'apparut de savoir si les araignées se caressaient. A pareille enquête, fastidieuse est l'exploration, incertain le rivage d'où l'on pourrait envisager de dire : Oui, il existe des caresses arachnéennes. Le bonheur en est que vous pouvez vous faire tâter quatre fois plus qu'entre humains, et tisser au besoin, simultanément, un drap, un traversin, ou une balançoire. Les caresses suspendues sont très répandues chez les huit pattes, ce qui devrait vous rapprocher du septième ciel. Mais Tess et Hector étaient aussi très bien par terre.

Ou comme ils étaient, comme deux petites cuillères qui commençaient sacrament à se tortiller, comme deux vers dans la grosse pomme du monde, mais c'étaient eux-mêmes qu'ils voulaient goûter, l'un l'autre, et ni l'un ni l'autre ne sentait poindre la rosée neuve et fraîche, mais une certaine chaleur dans leurs extrémités, oui. La main d'Hector, la main droite, agile à faire baver tous les objets manchots, atteignit le centre de Tess, le cœur de la chair, et ils salivèrent. Tess connut un bruit de gorge libre. Hector prit cela pour une sorte d'incantation, une ouverture possible, un passe-droit, Hector désirait Tess et Tess désirait Hector, sa main, sa main sur son sein gauche, son téton à elle sous sa langue à lui, Tess voulait ça, comme ils étaient en train de changer la surface de leur globe, les sommets rendus plats, les monts rendus creux et les plaines humides. Comme un titan pourrait lécher le soleil et provoquer la nuit, Hector léchait la

pointe, la pointe du téton, et provoquait l'envie, ses doigts à lui dans sa caverne à elle, ses mêmes ongles qui glissaient en fin de vie dans le siphon du lavabo, là elle les aspirait.

Il ne fut pas même une fois, dans aucune des deux têtes, l'image à ce moment d'un phasme sur une branche, d'un marteau sur l'enclume, d'un devoir de l'espèce ou d'une terminaison nerveuse excitée par un autre bout de parcours, ou de droit-à, ou de faute-de, de peur-face, de foi-en, de films, de frime, ou encore de foutre, cela qui certes fut, de toute évidence.

Ainsi soit le doigt d'Hector sur le téton de Tess.

2. IMPRESSION CULOTTE LEVEE.

Ensuite de quoi ils soufflèrent beaucoup, profitèrent de quelque sommeil en heures sup et s'enfilèrent dans la journée par le début, heureux qui comme chaussette sied à prendre son pied.

Personnellement, j'imaginai qu'un cortège de petites culottes, par exemple celles de Tess, et pourquoi pas accompagnées de celles d'Hector, aurait pu faire cesser le combat, défilant très guillerettes en plein milieu d'un champ de mines. J'imaginai qu'en lieu et place d'un fusil, on aurait vu des étendards de sous-vêtements, qu'on aurait eu de quoi remplacer les produits chimiques et néfastes pour tout le monde (jusqu'aux araignées), par du pur jus de plaisir. Récolté dans le creux des aines les plus revigorantes. Mais je pensais aussi que la plus petite des petites culottes peut déclencher la haine.

Sur les écrans des postes de télévision ainsi que sur ceux qui vous sont compagnons de poche, ou sur n'importe quel genre de platitude que vous mangez sans vous essuyer, on verrait des exécutions de danses de ventres, et les

bourreaux, tellement complices, lancer sur eux des pleins sacs de culottes blanches, sans qu'on comprenne vraiment pourquoi. On mènerait alors des études pour tenter d'expliquer comment avaient pu naître chez les humains, depuis la nuit des temps, ces étranges désirs si coquins, ces affrontements molletonnés, et des groupes entiers de population chavirés par-delà les frontières, par la dérive des plaques érogènes, comment on avait pu en arriver à ça, des plaisirs si doux. Les types étaient littéralement hilares, ouverts et déterminés, récoltant la beauté du bout de la langue, buvant goulûment aux lèvres du bonheur.

J'imaginai qu'aux infos, des spécialistes étaient invités pour conjecturer la date du début de la Troisième Orgie Mondiale. Les deux premières avaient déjà eu des conséquences retentissantes, jusqu'à ces fameux bus mis en place gratuitement, pendant près de quatre années, pour emmener plusieurs centaines de millions d'individus dans des chambres, avec matelas et draps de soie, où chacun se sentait libre de se mettre nu, ou juste la pointe des orteils, qui se faisaient sitôt tendrement chatouiller. On comptait sur la Troisième fois pour faire participer vraiment tous les pays, tous les âges, tous les sexes, et toutes les tendances possibles, dans l'attirance universelle pour son prochain. Des instituts extrêmement pointus étaient en train d'inventer des machines excessivement puissantes, dont on pourrait tirer plaisir.

Néanmoins, c'était le sein de Tess que voulait Hector, et pas un autre. Et c'était à la langue d'Hector que le jus de Tess était destiné. Ils auraient redouté l'Orgie Mondiale, ne souhaitant être séparés pour rien au monde, pas même pour un autre sein, d'autres cons, ou d'autres vits.

J'imaginai que le chant grave du poète grec était une ode au coton, que l'héroïne plongeait se baigner avec les sirènes, chantaient avec elles, que le poète louait l'opacité de ses poils sous le minuscule bout de tissu devenu transparent, que par beau temps on se racontait des histoires de jambes en l'air,

et non pas coupées, blessées, ou fatiguées par des expéditions sans fin ni raison. J'imaginai que l'économie des pays si enviables était fondée sur la manufacture de soutiens-gorges, vibromasseurs et autres huiles aromatiques dont on se refillait les recettes par valises fort sympathiques. Apparemment, nous n'avions pas choisi cette option. Ou cette option n'était pas disponible.

J'assistais au carnage qu'aurait pu engendrer le doigt d'un autre sur le téton de Tess.

3. LES DENTS OMNIVORES.

Dans la journée, les dents d'Hector servaient principalement à mâcher des choses de préférence comestibles, ainsi qu'à produire des sons, cependant que la nuit, par un mouvement qu'on ne peut pas tout à fait appeler une morsure, mais bien plutôt un mordillage, elles venaient dire bonjour aux organes sensoriels de Tess. Enfin mordiller, mâchouiller, titiller, sensibiliser comme ça au passage, ou avec une attention semblable au chronomètre interne qui nous offre parfois d'être parfaitement dans le rythme, ou externe, pour la cuisson d'un soufflé, la pratique en question, reconnaissons-le, pouvait bien arriver n'importe quand. L'appareil solide de la béance labiale d'Hector s'avérait également très utile pour prononcer son nom, son nom à elle au creux de son oreille toute lovée, ou n'importe où.

En effet, par un concours de circonstances au sujet duquel certains semblent en mesure de nous éclairer peu ou prou, quant à son apparition dans la succession discrète quoique fantasque des espèces, nous avons des dents. Nous aurions pu dériver des oiseaux, les coups de bec sur le derrière du cou faisant alors office de Tu – Me – Plais – Encore – Encore, ce qui paraît assez dérangeant. Tess n'aurait pas aimé sur Hector une tête de marteau. Si le manche, oui, mais le marteau, non, sur le mamelon ce sont les dents qui dominent, et les lèvres. Et la langue.

Mais il n'est pas vraiment aisé de produire des sons la bouche pleine. En particulier, les voyelles sont même impossibles par temps de mordillage ou de léchouille, car ce sont par nature des lettres qui ont un son audible seulement lorsque sont séparées les lèvres, et que la langue non plus ne touche pas. Autrement dit, avec A, nous gardons le trou ouvert, la gorge disponible, oisillons bègues, stupéfaits, comme tendus vers la source, déterminés à servir des intestins presque rouillés. Hector satisfaisait les siens par le suc né du contact de sa peau à lui avec sa peau à elle. Hector pouvait même réciter A et I et O tant qu'il soufflait, avec ses dents sur le téton de Tess.

Tess se leva, prit une petite cuillère dans la cuisine, au bord de l'évier, la mit entre ses dents, et récita A – E – I – O – U – I – et même GREC fonctionne, avec de l'aide. Et fut ravie d'apprendre que tout l'alphabet pouvait y passer, et jusqu'à la liste entière de toutes les choses qu'on voudrait dire, et qu'il fallait seulement un peu d'air pour parler sans problème avec sa langue, ses lèvres et ses dents à elle, sur le bout d'Hector.

– Tu imagines, Hector ! Si nos langues, nos lèvres et nos dents à nous tous étaient chacune sur le bout d'un autre ! Imagine si tu as le bout d'un autre dans ta bouche, comme des fois tu fais, je crois qu'il y a des choses qu'on ne pourrait pas dire. Qu'on pourrait dire, bien sûr, physiquement, mais que la situation n'est pas aussi simple qu'une petite cuillère. Et qu'est-ce qu'on dirait alors, hein ? Et en considérant que, mis à part l'air entre nous, nous avons finalement presque toujours les autres sous la langue, comment tu trouves qu'on se parle ? Hector tournait son café. – D'abord Tess, j'ai l'impression qu'on se mord, d'abord, ou qu'on se mordille. Qu'on se les montre, nos dents. Que les dents, ce sont des choses qu'on adresse aux autres, pas comme les lèvres, qui s'offrent en façade. – Sauf quand on mange. – C'est vrai. Et quand on l'ouvre, quand c'est son trou qu'on offre à l'air, c'est parce qu'il y a un autre, et on lui montre notre intérieur, directement. – Aussi quand on baille. – Aussi, et surtout quand on a quelque

chose à dire. A faire passer. – A envoyer plutôt qu'à recevoir. – Quand on ne reste pas planté, silencieux et impassible. On pourrait danser, on pourrait remuer le bout du nez (ce qu'on fait, quelque part aussi), on pourrait se claquer les fesses au lieu de se serrer les mains, ou saluer le dur avec l'humide, ou l'humide avec le dur, ou l'hum... – ... Et voilà ce qu'on fait : on se montre les dents !

Tralala dents, nature fauve animale de l'homme corps. Tralala ventre, nature plante fertile de la femme corps. Tralala lèvres, saveurs et embrassades, succion de téton, et tralala langue, nous parlons. – Avec tout mon attirail en place au bout de ton téton, ma p'tite cuillère préférée, eh bien je m'tais. Ça suffit largement! Hector s'en vint reprendre (littéralement) la susnommée depuis l'endroit où l'avait mise le test de Tess, plongea son dur à elle dans son café mou, tourna une dernière fois, et après qu'il eut bu, posa tout dans la culotte de l'évier, au fond.

Lors de la Troisième Orgie Mondiale, tu verrais des hommes marcher dans la rue avec des sourires cousus à même leur manteau, parce qu'à n'importe quel moment tu pourrais leur demander de te mordiller le lobe de l'oreille ; on les appelait les Jules, ils étaient tout amour. Ils prêtaient leurs voyelles à des violons. Après coup, bien des milliers d'années plus tard, l'espèce muta : la langue devint plus longue, et le majeur avec, et même le menu bout de chair ultrasensible des femmes, qu'à cet instant Hector suçait à Tess, suçait encore et encore, suçait pendant qu'ils se lavaient.

Les dents jamais ne saisiront l'eau. Les dents jamais ne saisiront l'air, ni le feu, mais le petit bout de terre de Tess, si sentimentalement.

4. ENFILE TA CHEMISE ET TOI SUR LE CHEMIN.

De ceci il en résulte que toi et moi, nous avons terminé de nous préparer et nous allons dehors. Tess avait repris le magasin de gants tenu par sa grand-mère avant, qui avait aussi vendu tissus, fils, rubans et boutons, aiguilles, ciseaux, mètres souples et marqueurs en forme de capsule dedans laquelle du talc se déposait le long de votre règle si vous tapotiez dessus. Avec tact. Grand-mère n'était pourtant pas femme facile, peu agréable de premier abord, jetant sitôt vers la porte un œil aigu, au son d'une clochette que notre petite culotte préférée avait gardé encore aujourd'hui ; l'œil seulement était devenu plus complice, et les vêtements déjà faits avaient remplacé les matières premières. Au début, Hector s'y était mis pour les étagères en bois sobre, qui suivaient le mur entre les meubles d'époque, régulièrement frottés par elle. Par ailleurs, Hector avait un oncle qui possédait des moutons dans le Languedoc – la chantant aussi, à l'occasion, avec des tambourins et des femmes. Donc cet homme permettait l'approvisionnement direct du fond de feutre de Tess, de couleurs variées mais de qualité une, et dans ce cas, exceptionnelle. Les bêtes étaient bercées par la voix de l'oncle, fouettées par les cymbales, et passives artistes des pièces proposées à la boutique. De sorte que les mains de Tess, si cette histoire était vraie, auraient pu fabriquer des habits, source de domestication de notre contact à l'autre, et celles d'Hector des meubles, moyen pratique pour agencer les humains dans l'espace. Mais tout ça est par trop cohérent pour être réel, et loin de notre affaire.

5. UNE LANGUE SUSPENDUE.

Tess aurait voulu qu'Hector ait quelque chose à dire, pendant les mordillages. Ou plutôt, elle aurait peut-être voulu. Elle aurait sans doute aimé qu'il ait quelque chose à répondre qui la surprenne, hein Hector, que dit la petite cuillère, le dos

lové près de la chair, le corps entier presque perdu, la tête qui se tait parce qu'elle est toute aux sensations, mais les sensations, cela nous rend-il si métal ? De quoi discutent ainsi les milliards de fils électriques, ceux qui passent au-dessus des volcans et dans le fond des mers et ceux-là qui nous lient, quand nous sommes si intimes, et que ça connecte ? De quoi parle l'intimité, alors qu'il n'y a plus un sujet, mais au moins deux, fort occupés ? Et pourquoi faudrait-il réduire cela au silence ? Et comment donc Tess pouvait-elle penser à ce qu'on doit se raconter, à ce que la bouche d'Hector, en plus de laper, mouiller, lécher, pincer, caresser son téton à elle, aurait dû dire à son cerveau encore ?

Cependant, on pouvait penser bien différemment. Par exemple Lisa, Lisa pour qui les mots d'abord étaient séries de sons. Quand c'était son Pierre qui la prenait toute, quand la langue de son Pierre disait des mots d'amour, c'étaient des chansons, une voix sur des lignes acoustiques, et ça collait sans problème avec les vibrations de peau parce que la musique, évidemment, parle à autre chose que seulement nos cerveaux. Comme il y a des voix qui font difficilement des discours, vu qu'à les entendre, tu n'écoutes rien. Le Pierre de Lisa comptait, comptait, lui comptinait, la langue de Pierre au lobe de Lisa, suspendue. Tess imaginait le lobe de Pierre.

Il était une fois un monde qui avait exactement la forme d'un tiroir. Et il existe parfois des mordillages de monde qui vous retournent la caisse. Dans un bruit de grelots, de tonnerres, dans un coup de dé, dans une seule phrase tambour, un *Nice !*, un *Non !*, un *Nom de Dieu ! Tess ! Pierre ! Lisa ! Hector !*, vous n'écoutez donc rien ? Vous taisez encore ! Sortez du tiroir ! Plongez enfin votre concave tête en l'évier du dehors !

Cela sent-il la rose des amants ? Au temps de la Troisième Orgie Mondiale, ça serait dans les rues jasmin et magnolia, et les amants pourraient s'asseoir dans des fauteuils, et toutes les réunions de travail seraient confortables, et les

terrains de lutte violente et répétée encore et encore, recouverts de coussins. Pas un lièvre ne mordrait le bitume.

Et on pourrait se raconter autant d'histoires qu'on veut, ou gueuler dans le vent, et on jouerait aux voleurs de baisers, aux gendarmes appliqués à vérifier la souplesse des lobes, aux stars de la caresse, aux concours de murmures, on bosserait sur le rapport entre la parole et l'ondulation des tétons. Apparemment, cette option n'avait pas été disponible, nulle part c'était le règne du plaisir de vivre. Ou bien nous n'avions pas choisi cette option.

Moi j'assistais aux bavardes délices de la langue d'Hector sur ta culotte à toi.

CHAMP SIX

DES ANNEES LUMIERE.

1. Sauts de puces.
2. Tremblements de terre.
3. Clairs de ville.
4. Carré rond.
5. Butagaz de rue.

1. SAUTS DE PUCES.

Le champ six démarre tout de go par le haut d'une rue bien pentue, dévale sans transition la dite pavée descente, berzingotant de-ci de-là une myriade pourtant tout à fait dénombrable de petites balles qui rebondissent et de toutes les couleurs, fluo. Quelqu'un a donc jeté les balles. S'est rendu dans un magasin, ou plus probablement s'est renseigné sur internet et puis, vers une adresse identifiée, a dirigé les cartons de balles, couleur carton. Quelqu'un s'est fait une idée, et ainsi soit l'idée.

Le champ six démarre avec une poignée de rebonds, en tous sens, de balles qui quoique différentes, se ressemblent pour nombre d'entre elles. Quelqu'un a disparu ; il n'y a que des bandes fluo. Et le macadam. Et on trouvait l'image bien plus appétissante que nombre d'entre elles. Car à partir de la pente, on pouvait faire deux choses, par en bas ou de l'autre côté. La vie est beaucoup plus comme un jeté de balles rebonds que comme un lancer de pavés dans la direction de la lune. Et ça berzingotait en tous sens.

En vertu d'une logique absolument imparable, le champ six continue parce que quelqu'un a commencé à cultiver au champ un, et que d'autres pioches, et marteaux, messages et transmissions, se sont ajoutées et ça pousse. La récolte de l'Histoire est autre chose que la récolte de l'histoire, parce que la première creuse. Au milieu, il y a nous, des bandes fluo dans tous les sens. Des allumettes.

Le champ six est une comédie de courbes, avec des traits verticaux qui scindent, et tombent. Les angles des balles sont rarement droits, parce que c'est nous qui en produisons, des angles et des segments. Des prés carrés. Des pages qui ne sont certainement pas ovales. Mais des portraits ovales. Des tables ovales, et la lumière qui tombe. Après le feu, les chandelles et les chandeliers, les luminaires. Au champ six, la rue est inondée de soleil, par la traversée duquel, au sortir de la balle fuse un rayon diffus, un prisme. La traversée de l'Histoire est bien plus boueuse, métallique, et très macadam en fin de parcours.

Par exemple, le champ six pourrait commencer par quatre jeunes femmes sur le parvis de la Neue Galerie à Berlin, dont l'une s'est procurée, dans un magasin de bric-à-brac tenu par un turc, une balle rebondissante bleue, marbrée de blanc. Son saut inopportun lui fait traverser soudain les trois bandes striées de voitures, qu'elle effleure en revenant jusqu'au trottoir, sans encombre. De là, du creux d'une main elle reçoit un élan soudain, opère une demi-douzaine de levers et couchers de soleil jusqu'à une autre main, un peu plus loin. Les souvenirs d'un bout de caoutchouc consistent parfois en des odeurs de fuel, et parfois en milliards de particules échangées de paume en paume. La Neue Galerie propose des chemins quadrillés, une balle peut lui passer dessus, ou des femmes ou la lumière d'un crépuscule de juillet. Les quadrillages fonctionnent selon la place octroyée à la marge.

Le champ six est ponctué d'une flaque dont l'effet biomécanique atténue l'élan d'une balle, de manière radicale. Exactement comme les angles entrent de façon très frontale avec les courbes d'un corps. On peut, au champ six, se rendre mou,

flotter dans une flaque, laisser se déployer un rayon sur la surface aqueuse, par lacets concentriques, et transformer la galerie en piscine humanitaire.

Ajoutons au champ six deux chiliens, et nous aurons le compte est bon en personnes. Ou bien nous écrivons « milliards » derrière « six », et nous avons une approximation assez parlante de la quantité de gens sur cette petite planète qu'on appelle la terre. Ceci ne tient pas compte d'un grand, grand grand nombre de choses, outre les morts, et ce qui n'existe pas encore. Mais au bas mot, il y avait Lisa, Tess, Jane et Bertie à Berlin, ainsi que deux chiliens, Hector et Roré. Clarence était en vacances dans les mers du Nord, sur un bateau muni de voiles, mais non de balles. Quoique dans son ventre, à Clarence, il y en avait une qui poussait, sous forme de six milliards, plus un.

Le mitan du champ six n'est pas semblable à un cristal hexagonal. Peut-être que ça s'explique par le fait qu'une personne est toujours plus qu'une personne, car il y a les bêtes et les choses, et tout ce qu'on peut diviser à l'infini, de sorte que même le champ six deviendrait quelque chose comme le champ sept cent trente quatre, si l'on chiffrait en paragraphes (vous pouvez y aller, je n'ai pas vérifié). Si le champ six, à l'instar d'une situation, était aussi clair qu'un tableau à entrées dûment sélectionnées, on aurait de quoi trouver le sens aussi vite que la direction vers un abri, qui s'impose très facilement en cas de pluie drue. A moins de vouloir danser. Le champ six est plutôt un cristal à six côtés minimum, et qui danse humide.

En tous cas, la photographie des balles qui rebondissent par centaines dans une rue déserte, avec un bout de camionnette jaune qui dépasse sur la gauche, se trouve à Berlin, Allemagne, mais non point à la galerie nouvelle. C'est en face de la maison de la littérature, qui n'est rien qu'un restaurant chic au milieu d'un petit jardin calme et entretenu, agrémenté d'une minuscule librairie en bas de trois marches. Jane et Bertie s'assoient là et pensent à un café-basket, puis dessinent un pupitre-bureau-écrivain pour une personne, et un bouquet de

fleurs. Puis pensent à quatre pupitres assortis d'une plante verte, puis pensent à des vêtements en feutre dans lesquels on aurait glissé des graines qui pousseraient par temps de pluie, sans abri. Puis elles rejoignent Lisa dans son appartement bientôt quitté, et là-dessus préparent dans leurs têtes des courses de pingouins en centre-ville.

Le champ six commence par un type qui s'arrête parce qu'il voit l'animal sur le dessus d'une boîte postale, lit l'étiquette reliée à lui par un fil rose fuchsia et sur laquelle on peut comprendre que, si le type accepte, il sera les jambes du pingouin, en route vers une destination qui est la même qu'un autre pingouin, partant d'une autre boîte. Quelqu'un devra se procurer la carte des boîtes, avant toute chose. Il n'y a rien à gagner ? Si tu portes la bête en peau de feutre, et que tu la portes vite fait, tu gagnes une *ice cream*. Ou un glaçon. Mais si le jeu se passe en hiver, tu gagnes une allumette. Et si tu ne regardes pas, tu ne gagnes rien. Il n'y a rien à perdre ?

Le champ six déteste les rues où rien ne se passe. A peu près comme de ne rien pouvoir faire, comme à la Neue Galerie, où rien n'arrive sans balle fluo, où tu ne peux néant, que regarder des images, ou des objets, ou des vidéos, mais où tu perds ton temps parce que les images, objets ou vidéos y sont comme des miroirs, vides. Si tu touches un mur, sonne une alarme. Les rues sont trop souvent semblables à des couloirs dans des musées glacés.

Alors le champ six traverserait plutôt la place qui déploie en sa surface une tripotée de rectangles en béton, séparés par moins d'un mètre, et qui forment un quadrillage absolument magnifique. L'endroit est à Berlin, Berlin se souvient, offre ces fausses tombes hissées très haut vers le milieu, où tu t'enfonces sans avoir prévu jusqu'à devenir une lame, une bande de chair étroite, presque fantomatique, entre des tombes hautes comme des murs sans lumière. Et puis toi tu sautes de rectangles en rectangles, éprise de vertige, observant l'abîme et l'horizon, et il y a des sifflets, là-bas, qui te disent de redescendre. Le champ six

adore l'endroit, moins les morts. Jouer à se percher parmi un quadrillage, le crépuscule s'apprêtant à lécher le béton, n'importe lequel des six milliards d'humains aime ça. Même à un animal, ça pourrait plaire. Des colonnes et des bandes de lumière, quelque part sur la terre. Hé hey yoo.

2. TREMBLEMENTS DE TERRE.

Une fois que vous êtes à Berlin pour une semaine, il s'agit d'employer son temps dans l'espace, et nous avons trouvé un mot pour cela, qui est tourisme. En y pensant, vous conviendrez que c'est une pratique assez récente, car il est difficile d'imaginer qui que ce soit fort occupé, avoir le loisir de flâner, visiter, se promener, se balader, caracoler par monts et vaux, sans aucune sorte de finalité utile comme laisser paître son troupeau, aller chercher l'eau, récolter des baies, se rendre là pour faire ça. Quelque part est censé toujours répondre à un quelque chose à y prendre ou à y donner, à y vendre, y réaliser. Il existe pourtant des formes de tourisme finalisé, par lesquelles tu veux profiter, et puis voir la ville comme tu fais un pays. Bertie et Jane ont donc fait Berlin, six jours, sixième champ.

Est-ce que l'avenir appartient à ceux qui voyagent ?

Trois jours avant, à Paris tu rencontres un chilien et une copine à lui, tout juste descendue de l'avion, et tu apprends que dans leur pays, c'est assez fréquent de sentir trembler la terre, que deux minutes peuvent être le bout du monde, la fin de tout, que deux minutes après, plus rien ne ressemble à deux minutes avant, que le désordre peut recouvrir ici plus vite qu'une guerre éclair. Tu penses que la guerre des hommes remplace les tremblements de terre, parce que c'est impossible de faire un tir précis en plein ouragan. Tu penses même que c'est impossible de faire quoi que ce soit quand tu sens la terre trembler. Et pourtant ça n'a pas empêché, en un rien de temps, d'avoir un homme aux commandes en

surface, détruisant pas mal de vies et sur une vaste période, grâce à qui les voyages, les exodes, les exils, les interdictions de tourisme, les mises en demeure, les expulsions – grâce à qui la surface, on ne l'aime pas. On fait passer des ouragans pour empêcher de bouger.

Mais maintenant ils sont là, le Chili à Paris. Il existe mille histoires de voyageurs, et c'est bien plus beau que les dossiers de photo de vacances. S'engouffrer dans un pays, sentir le tremblement des choses, de nous, à même la peau. Une fois que tu es à Berlin pour une semaine, tu poursuis cette ligne qui relie des points brillants pour dessiner la carte de *supervies* en mille lieux subtils. Il existe aussi mille histoires de survies en milieu hostile.

L'avenir n'appartient pas à ceux qui scotchent.

A Berlin dans l'appartement qui abrite un chilien, un portugais, un français, un norvégien, un anglais et une allemande, et qui vit s'y adjoindre deux autres françaises, un autre chilien et une autre chilienne, à un moment il est l'heure de se rencarder sur la partie de *soccer*, réunion de demi-finale entre l'Allemagne et le Brésil. Aucun des joueurs n'est censé faire du tourisme sur le terrain, mais il y a déjà quatre points en moins de trente minutes, ce qui fait Histoire et coups de klaxons dans les boulevards. L'Allemagne tremble, le Brésil s'effondre. Le Brésil tremble et l'Allemagne frissonne, et pour un des chiliens, c'est la promesse d'une bonne ambiance demain au bureau, alors que l'inverse lui retomberait probablement sur le nez, par extension laxiste des ennemis à toute l'Amérique du Sud, tous les mêmes. Nous serions en passe de remplacer les luttes impudiques par des parties ludiques.

L'avenir appartient aux joueurs !

Ceci dit, en quatre mots, rien n'est gagné d'avance. Alors que nous n'avons certes pas atteint la sagesse qui permet de vraiment jouer avec le simple

enthousiasme de participer, quand bien même il faudrait perdre, et à moins de se protéger par des murs en béton et des voitures blindées et des voisins triés sur le volet, chaque fois te saute aux yeux l'absurdité patente. La misère. La souffrance. Mauvaises données de départ, totalement dénuées de justice. De là, tu dois te permettre de jouir, dès que c'est possible.

Au Chili, par exemple, croît le fossé entre les grosses bottes de ceux qui ont l'argent, ou les talons vernis, et les pieds nus qui s'en vont. Ce n'est pas un scoop, mais c'est un scandale. Nous faisons du tourisme, ce n'est pas un scoop, mais ça pourrait bien être un scandale. Sauf que Bertie, Jane et Tess, quand elles voyagent, c'est beaucoup plus comme une exploration. Il faut passer par tous les quartiers, par la leçon de vie et la leçon de choses. Et comme prendre la balle au vol, quand tremble le sol. L'avenir appartient à ceux qui cherchent.

3. CLAIRS DE VILLE.

Jane trouva étrange l'idée que Berlin était une ville appréciable parce qu'elle possédait de nombreux espaces verts. Jane aimait beaucoup les espaces verts, qu'ils existent, mais jugeait presque paradoxal d'apprécier une ville pour ce qu'elle n'est pas, à savoir de la nature. En même temps, rien ne contrevenait à la conception d'une urbanité boisée, saisonnière, et peut-être même paysanne. L'ancien aéroport au sud de Berlin, vers l'est, était aujourd'hui un immense terrain de – rien, c'est-à-dire de pistes de plaisirs pour les roues et les balles qui bondissent, de gazon pour tout type de déjeuners sur l'herbe, de folles envolées de cerfs dans les nuages, de longues tiges de jungle dense et quasi campagnarde, ainsi que de parcelles employées en jardinets à portée de seuil. Il est clair qu'on y respire. Jane, de nature contemplative mais limitée, aurait bien désiré qu'il y eut aussi un endroit où pousseraient des plantes avec lesquelles, sous l'abri, on aurait pu fabriquer des couleurs, des tissus, des crayons en bambou, du papier,

des milliers des boules de papier, des milliers de boules de papier aux multiples couleurs, par exemple.

La question est toujours Pour quoi faire ?.

On ne demandait pourtant pas tant à Bertie et Jane et les autres pourquoi ils allaient à Berlin, parce qu'en vacances on peut y aller et tout le monde trouve que ça vaut le détour parce que tout le monde trouve que Berlin est une jolie ville, et intéressante, et pour peu que tu l'aies connue avant le mur, ça doit être quelque chose de voir ce qu'il en est après, et donc de faire du tourisme historique. Pour savoir comment c'est. Comment sont les Allemands ? Comment sont les bâtiments ?

Cependant, Jane et Bertie passaient leur semaine à Berlin avec des étrangers, visitant des espaces. Le parvis de la Neue Galerie est très bon dans le genre du rebondissement, et on pourrait tracer la carte des meilleurs endroits où cabrioler, ce qui produirait une sorte de négatif des zones marécageuses, ou gravillonnaires. Puissent surgir les villes lisses. Puissent surgir les villes lisses ? Généralement, ce sont les ballons que privilégient les parcs, et Berlin possède ceci de remarquable qu'elle contient nombre des-dits, agrémenté de jeux d'enfants. A cet endroit, tu peux jouer.

Je crois que les villes se répondent, et Berlin ne tient qu'avec Venise, Chicago ou São Paulo, un bourg moyen de Norvège, un village de Zambie, etc. C'est super de voir quelque chose qui n'est jamais le centre du monde. Il y a des parties qui sont comme à des années-lumière les unes des autres, et toi tu sautes d'une île à une péninsule à la terre du milieu. Partout la même lune, et chaque fois des *loopings*. Jane trouve que des oiseaux dans une rue, cela donne des idées. C'est juste clair qu'il faut pouvoir traverser, nous petites bêtes à la surface, nous cônes éclairs qui dévalons. Comment était Berlin ? Très roues.

Les rayons rayonnaient et les gens vivaient. Ils vivaient là pour jouer, pour maudire, pour faire des enfants et travailler et peut-être avoir la chance de faire des visites sur des bateaux de plaisance. Ils vivaient aussi parfois pour emmerder les autres, avoir des effets néfastes, et pour expérimenter tout ce qu'on peut faire avec je ne sais quelles choses (des baskets, des lances-rocket, des épinettes). Le regroupement a correspondu davantage à un besoin qu'à une envie, car il n'est pas sûr que nous ayons toujours du goût pour nos voisins. Le tourisme crée l'anonymat avec la relation privilégiée. Vous êtes dans les allées étroites et rectilignes des rectangles bétons. Plus tard, c'est la saveur du souvenir. Le chaleureux marchand de fruits et légumes sur le marché de Bogota. L'efficacité du vendeur de fusains.

Nous passons la plupart de notre temps à faire ce que nous devons faire, pour que la machine avance et qu'un grain de seconde compte dans le tas de sable du monde. Même lorsque nous achetons du dentifrice. Les villes ont produit des machines qui sont des brosses à dents pour les plantations.

Nous faisons des villes pour ne pas avoir les pieds dans la boue. Pour avoir tout sous la main. Pour pouvoir lécher chaque vitrine. Pour diviser le travail pour avoir du temps libre à ne plus savoir quoi en faire. Alors nous allons dans une autre ville, en touristes. Le fait est que nous condamnons aussi des lieux, par exemple la vallée des sacrés Incas, afin de desservir comme il se doit les milliers de gens libres, en avions et en visite. Jane et Bertie furent contentes de flâner au clair de Berlin.

4. CARRE ROND.

Vu de loin et sans le faire, on dirait qu'un bâtiment repose sur un sol droit, permettant des angles et des bulles bien en place au centre de la règle niveau. La

terre, pourtant, est ronde. Celui dont la fonction est de ravalier des terrains, sait que le sol n'est pas près d'être rectiligne.

Nous construisons des carrés sur un rond. Aussi puissants que nous sommes, nous ne ferons jamais de carrés ronds.

Autre chose, en outre. On dirait que les carrés sont faits pour être au sol, alors que les ronds, dans les airs. Nous ne pourrons jamais donner des angles à une bulle, à moins de tracer des droites. Nous produisons des angles dans la tendresse des courbes.

Parallèlement, il ne paraît à la plupart d'entre nous aucune contradiction dans l'image d'une salle de bain borgne. S'il paraît pourtant, et qu'on le fait quand même, alors cela explique aussi pourquoi nous pouvons aussi faire du tourisme dans des réserves pleines d'indiens. En vrai, tellement carré rond. Et puis chez les humanistes, parfois cela donne des carrés, mais avec des bouts ronds, parce que quand même on est tous frères. Mais fermons nos portes.

Les impossibilités humaines sont donc beaucoup plus flex et arbitraires que les logiques. Un bâtiment rond et flottant est-il impossible ou fantasque ? Un voyage immobile et du tourisme honnête sont-ils des oxymores ?

5. BUTAGAZ DE RUE.

A Berlin dans la nuit, on dit encore que tout est possible. Pour qui veut du rêve à l'état de fête, il suffit de connaître quelques chemins et l'affaire est toute vibratoire. Cependant, des manières de se mettre la tête à l'envers, il en existe mille et une, que l'humain n'a pas achevé de trouver, tant il y aspire.

Il existe également mille et unes manières de se mettre la tête à l'endroit, et Jane et Bertie ont ainsi eu des joies. Et cela continue. C'est chaque fois sous couvert d'une certaine condition.

Avoir conscience et se la tranquilliser. C'est-à-dire : marcher sur l'eau. C'est-à-dire apprivoiser le feu, pour le rendre généreux. Alors que les radiateurs sont très privés, les feux de camp se montrent si ouverts, autant que les butagaz dans le sac. A n'importe quel moment, tu détournes le geste commercial et sors ton attirail, une tasse de café à portée de passant. Tu séjournes dans cet endroit béni, souvent hors-la-loi, sans obligation. C'est un endroit qui, à l'évidence, n'est point serti d'une ligne douanière.

Dans le champ six pavé comme une avenue, n'importe quel personnage peut vérifier à l'oreille si le café est prêt. Ensuite, bien sûr, tu t'arranges pour tourner le bouton bleu, car tout le monde préfère l'absence d'explosion, à la déflagration. Nous sommes autour d'un petit noir de paix.

Dans énormément de rues du monde entier, c'est juste impensable. Quand c'est pensable, et non seulement pensable, mais fait, c'est juste parfait. Pourquoi le monde ne consiste-t-il pas à donner envie d'y être ? Le champ six n'est pas pavé de bonnes intentions ; il est d'un coup producteur de bontés.

Jane s'aperçoit que le langage ne fait pas tout, et coud donc des carnets, qui sont des choses belles et utiles, dans lesquels tu peux noter toutes sortes de choses pensables. Tess découvre cette intimité trop souvent cachée derrière des apparences doubles, contradictoires, tristes, alors qu'elle est simple. Clarence a clairement compris quoi faire le ventre plein, dans quelques mois l'enfant, l'enfant ! L'enfant. Bertie confectionne des meubles, qui sont des choses belles et utiles, sur lesquelles poser toutes sortes de choses, belles et inutiles. Ou drôles. Et puis Lisa poursuit la balance du son et du silence, des voix qui en sortent. Des années-lumière nous attendent toujours. Toi, lecteur, observe tes

tendances, apprivoise le chaos, et puisses-tu sortir de là avec la fraîcheur de celui qui ne cesse d'apprendre. Car le tentateur sait que les questions sont plus importantes que les réponses, qu'aimer demeure plus noble qu'être aimé, et que l'épreuve est plus vivante que son dépassement.